

KILDINE

histoire d'une méchante
petite princesse

par

Marie

Reine de Roumanie

BCU Cluj / Central University Library Cluj



MAME

KILDINE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

SÉRIE 50

Nº 5002

*Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

*

KILDINE

*Histoire d'une
méchante petite princesse*

PAR

MARIE

REINE DE ROUMANIE

PRÉFACE DE ROBERT DE FLERS

de l'Académie française

BCU Cluj / Central University Library Cluj



TOURS

MAISON MAME

Agence à Paris, 6, rue Madame, VI•

277494

BCU Cluj / Central University Library Cluj



A SA MAJESTÉ

LA REINE DE ROUMANIE

MADAME,

C'est un bien grand et bien charmant honneur que Votre Majesté a daigné me faire en me demandant d'écrire la préface de ce beau conte de fées. Si jamais livre eût pu se passer d'une telle prudence, c'est bien celui-ci. Les fées, les reines et les petits enfants n'ont que faire d'une préface. Ce genre de précaution convient surtout aux ouvrages dont il est avantageux, par un propos liminaire, de dissiper ou au besoin d'épaissir l'obscurité. Mais l'histoire de Kildine est claire comme le matin d'un beau jour et limpide comme les étangs fleuris de la forêt de Brocéliande

Votre Majesté, qui a le don merveilleux d'embellir la vie et de répandre autour d'Elle les bienfaits de sa prodigieuse activité, a voulu raconter à de jeunes esprits une histoire qui, pour être chimérique, n'en contient pas moins un enseignement utile. C'est le privilège mystérieux des fictions assemblées par la grâce de cacher plus de vérité que les récits les plus attentifs aux choses réelles. Il y faut un ensemble de qualités bien rares, le sens profond de la vie et la fraîcheur de l'imagination. Votre Majesté

a prouvé qu'aucun de ces mérites ne lui faisait défaut et Elle s'est plu, sans y prendre garde, à apporter une précieuse contribution à la littérature fantastique.

Voilà une gracieuse entreprise dont la France en particulier sera reconnaissante à la reine Marie.

Notre pays éprouve, en effet, pour les fées une affection charmée; seulement depuis bien des années l'on ne s'est point soucié d'avoir envers ces personnes admirables, mais susceptibles, les attentions qu'elles méritent. Alors elles se sont enfuies, et c'est tout au plus si de temps en temps nous apercevons au crépuscule, glissant entre les branches, le bout de leur robe transparente. On a chassé les fées de partout et, contre toute attente, de la féerie elle-même. Oui, l'on n'a pas reculé devant ce sacrilège : laïciser la féerie. Nous nous sommes rendu compte sans doute de notre erreur, mais il était trop tard, les fées n'étaient plus là. Elles habitent maintenant des contrées inconnues, et nous ne savons comment nous y prendre pour jeter entre elles et nous le pont merveilleux qui ne saurait être que l'arc-en-ciel.

Dans notre tendresse pour les fées, les sentiments les plus divers se mêlent et s'embellissent les uns les autres. En France, nous goûtons évidemment avec délices les enchantements de la chimère; mais nous ne sommes point du tout fâchés qu'elle conserve avec la réalité des communications fréquentes. La chimère pour nous est une villégiature; ce ne sera jamais une résidence. Voilà pourquoi précisément les fées nous conviennent si bien. Si ce sont des personnes, par certains côtés divines, elles ne se refusent point, dans des circonstances choisies, à quelque

humanité. Sont-elles des dames terrestres qui se souviennent du ciel ou des dames célestes qui se souviennent de la terre, on ne sait au juste, et cette indécision même est charmante.

La plupart des fées ont beaucoup voyagé; elles ont traversé tant de pays et tant d'aventures, qu'elles ne sauraient se les rappeler toutes. Mais ce cosmopolitisme ne les a point gâtées. Quel que soit le lieu où elles se trouvent, les fées s'acclimatent rapidement et ne provoquent aucun scandale, pas plus chez les petites gens que dans le grand monde. Si je ne craignais de les froisser, je dirai d'elles qu'elles « habitent bourgeoisement ».

Mais les fées, n'étant pas uniquement divines, ne peuvent se passer, — sous peine de périr d'ennui, — de la compagnie des hommes. Elles sont fort attentives à se faire des relations; elles ont droit d'être difficiles et le sont volontiers. Pourtant, comme elles ont bon cœur, elles sont aimables avec tout le monde et, si elles s'attardent souvent dans les châteaux, elles visitent aussi les chaumières. On leur fait partout grand accueil, car elles sont de réputation bienveillante. Pour conserver ce bon renom, elles ont soin d'éviter les fréquentations dangereuses. Elles ont la discrétion de ne point frayer avec les anges, — qu'elles pourraient compromettre; — mais, quoiqu'elles soient invitées par le diable, chaque fois qu'il reçoit, elles se garderaient bien d'y aller. Le sabbat n'est point leur affaire; elles ne vont pas jusqu'à injurier Satan, mais elles ne lui parleraient pour rien au monde; elles le « snobent ». D'ailleurs les reflets de l'Enfer ne vont pas à leur teint; qui s'accommode mieux de la fraîche lumière

du clair de lune et des écharpes que le brouillard jette complaisamment sur leurs épaules nues.

Cette attitude d'une parfaite distinction est nécessaire aux fées. Leur situation, en effet, est bien fragile et bien délicate entre le divin et le réel, et elles ont à tout instant mille exigences à concilier. Il n'est point aisé de conserver son équilibre lorsqu'on a un pied sur la terre et une aile dans les nuées.

Somme toute, il semble bien que, lorsqu'il arrive aux fées de perdre leur baguette, elles ne sont plus que des femmes; le goût qui est le leur pour le caprice et pour la coquetterie en témoigne; il leur plaît d'être fêtées, choyées, préférées; elles se font une clairière comme de simples mortelles se font un salon. Ce sont des femmes... Lorsque le filleul qu'elles protègent est sur le point de voir son amour exaucé, elles sont bien près de l'aimer elles-mêmes. Certes elles tiennent à leurs enchantements; mais elles se demandent si, en se dépouillant de leur surnaturel, elles ne les rendraient pas plus efficaces encore. Ce sont des femmes... Lorsque les fées sont aimées, elles sont bonnes. Lorsqu'elles ne sont pas aimées, elles sont méchantes. Elles ne veulent être craintes que lorsqu'elles n'ont pas réussi à être adorées; elles savent apprécier les joies enivrantes de la conquête et de la victoire; mais elles préfèrent le devoir à la souple clarté de leurs cheveux et à la douceur de leur regard plutôt qu'aux sortilèges d'un saphir ou d'un diamant merveilleux. Il est à remarquer que, bien qu'elles soient immortelles, les fées ne disent jamais leur âge. Ce sont des femmes...

Les savants affirment que les fées sont de race aryenne,

et je ne vois vraiment pas pourquoi on les contredirait. Dans les jours où elles sont gaies et familières, elles pourraient chanter sur la musique d'Offenbach :

Nous venons du fin fond de la Perse.

Vous pensez bien qu'elles ne voulurent pas y rester et que leur premier soin fut de voir du pays. Pour cela elles profitèrent de toutes les occasions : un oiseau prêt à émigrer, une salamandre désireuse d'éprouver des feux inconnus, un troubadour ivre de sa chanson, un astrologue informé de tous les secrets du ciel, un vieux mendiant informé de tous les secrets de la terre.

Dans chacune des contrées qu'elles traversèrent, les fées s'adaptèrent le mieux du monde aux mœurs et aux usages. Il leur arriva même parfois de quitter la légende et de ne s'arrêter qu'au seuil de l'histoire. Ne furent-elles pas en quelque sorte les fourrières de l'archange saint Michel, qu'elles précédèrent auprès de Jeanne d'Arc, en prêtant la caresse de leur voix aux branches murmurantes de l'arbre de Domremy? Comment n'aimerions-nous pas les fées!

Les écrivains n'ont point toujours fait aux fées la place à laquelle elles avaient droit. Ou bien ils les ont ignorées, ou bien ils ont été intimidés par elles. Il leur fallait, en effet, le secours du génie ou celui d'une adorable naïveté pour ne point craindre de les mêler à leurs fictions. Aussi est-ce Shakespeare qui a le mieux traduit leurs paroles aériennes; il se mêle à leur ronde et, dans le frais éclat de l'aurore ou dans le mystère fuyant du crépuscule, il visite à leur suite les halliers et les bosquets où elles font

semblant de vivre. L'Arioste, plus modeste, s'est contenté d'être le — chroniqueur des fées, si j'ose dire, leur Dangeau, — et c'est à leur carrière mondaine qu'il a surtout prêté attention.

Pour retrouver les fées telles que nous les aimons, il faut arriver à un autre confrère de Votre Majesté, à Charles Perrault. C'était un aimable bonhomme d'une humeur joyeuse que rien n'altérait. Il avait trois frères, aussi bons vivants qu'il l'était lui-même. Ils s'amusaient à parodier l'Énéide, assurés qu'elle ne leur garderait pas rancune. Cela n'empêcha point l'un d'eux, Nicolas, de devenir docteur en Sorbonne et janséniste, tandis que Claude rêvait aux lignes harmonieuses de la colonnade du Louvre. Charles Perrault, lui, ne trouva sa véritable vocation que fort âgé. Il avait plus de soixante ans lorsqu'il s'avisait d'écrire ses contes. C'était pour un barbon un projet périlleux; mais, quand on aime beaucoup les enfants, on n'est jamais tout à fait vieux, et Charles Perrault les adorait. Entre l'âge du conteur et celui de ses petits auditeurs, une moyenne s'établissait : ceux-ci se figuraient soudain prendre quelques années, tandis que celui-là s'imaginait en perdre davantage. Hélas! il les retrouvait aussitôt le récit terminé.

Charles Perrault fut en quelque sorte un conteur honteux et il craignait de manquer de respect à l'Académie Française en signant le Chat botté. Il avait une sorte de pudeur à composer de petites histoires par trop chimériques et il leur donnait des cadres aussi réels que possible. Il nous apparaît ainsi comme une sorte d'enchanteur

bourgeois qui se plaisait à mettre des trèfles à quatre feuilles dans le pot-au-feu et à ranger des talismans dans la vieille armoire de famille. Il faut nous en réjouir, car c'est grâce à ce mélange singulier que les contes de Perrault sont quelque chose d'aussi neuf et d'aussi charmant; ils ne se déroulent pas dans une île enchantée ou sur les bords d'un fleuve roulant des pierres précieuses, mais chez nous, dans les sages et frais vallons de l'Île-de-France. Ses personnages, malgré les aventures magiques qui leur arrivent, possèdent néanmoins une valeur d'humanité et même de réalité. Le Petit Poucet, c'est en quelque sorte le premier arriviste, et si ses frères deviennent de nouveaux riches, il ne faut pas nous en étonner outre mesure. Le Chat botté inaugure le personnage bien moderne et non moins immoral de l'intermédiaire. La femme de Barbe-bleue a un frère dragon et l'autre mousquetaire, ce qui n'a rien de surnaturel. Cendrillon crée le roman-nesque de la jeune fille négligée et modeste, — j'allais dire de l'institutrice, — qui finira par vaincre l'orgueil, la coquetterie et la richesse. Sont-ce ses seules vertus morales qui assurent son triomphe? On n'oserait l'affirmer, car enfin que serait-il arrivé si elle n'avait pas été aussi bien chaussée? Il est clair que Cendrillon n'est pas seulement le triomphe de la vertu, mais aussi celui de la cordonnerie.

Les fées de Charles Perrault elles-mêmes sont bien proches de la réalité; elles sont plus dames que nymphes, plus citadines que sylvestres. On se les représente fort bien se promenant, sans effroi, l'éventail à la main, dans un jardin à la française entre les ifs taillés; elles

n'ignorent point la cour et son étiquette. Reines du clair de lune, elles ne désobéiraient pas au roi soleil. On les voit aussi fanant avec M^{me} de Sévigné, se promenant avec La Fontaine sous les saules qui bordent la Marne ou s'arrêtant un peu interdites sur les lisières des bois sévères et doux de Port-Royal : la baguette de telle fée n'est en somme qu'un joli souvenir de famille. Ainsi Charles Perrault flattait l'imagination de ses contemporains tout en ménageant leur raison.

Après lui les fées furent abandonnées. Celles que nous représente la bonne M^{me} d'Aulnoy sont d'un bon sens et d'un prosaïsme désespérant. Elles nous apparaissent comme des fonctionnaires du merveilleux et elles doivent attendre avec impatience les promotions de fin d'année. L'air du temps cessa bientôt d'être favorable aux fées. Au XVIII^e siècle, toute femme entend l'être et avoir des talismans personnels. La période révolutionnaire ne leur fut pas plus propice : les droits de l'homme n'étaient pas compatibles avec le droit des fées.

C'est au romantisme qu'échut la mission de remettre les fées en faveur. Théophile Gauthier célébra leur gloire avec véhémence. Il allait même jusqu'à déclarer que Peau d'Âne était « le chef-d'œuvre de l'esprit humain, quelque chose d'aussi grand dans son genre que l'Iliade ». Charles Nodier ne lui céda en rien à cet enthousiasme. Après eux Théodore de Banville devait vouer aux fées une dévotion lyrique. Elles l'en ont sans doute récompensé. Si en ce moment même l'auteur du Baiser ne jongle pas parmi elles dans une aurore perpétuelle, — avec des rimes d'or

et de diamant, ... c'est qu'il n'y a pas de fées, — et il y en a. J'aperçois auprès de lui, dans ce séjour bienheureux, un vieux savant vénérable et chenu, dont les yeux dans un visage tout ridé d'expérience ont conservé leur candeur. C'est Édouard Laboulaye... Il était membre de l'Institut et, plus âgé encore que Charles Perrault, il s'est plu à écrire deux petits volumes de Contes bleus, dont c'est grande pitié qu'ils soient si peu connus. Je suis sûr que le bon libraire qui leur consacrerait une belle édition serait béni par tous les petits enfants de France, ce qui est la plus charmante des bénédictions.

Après ces divers prédécesseurs, voici que la reine Marie a voulu, elle aussi, enchanter les jeunes esprits. Elle y a réussi à miracle, et Kildine est l'un des plus jolis contes que l'on puisse lire. Il y entre tant de précision pittoresque dans les descriptions, tant de traits justes et plaisants dans le dessin des caractères, que l'on ne peut douter que l'histoire de Kildine ne soit véritablement arrivée. Les esprits malicieux se demanderont peut-être où Votre Majesté a bien pu apercevoir une aussi méchante petite princesse royale. Qu'ils soient assurés, — même s'ils en sont déçus, — que ce n'est pas en Roumanie. Il aurait suffi à Kildine de passer quelques jours avec LL. AA. RR. la princesse Élisabeth, la princesse Marie ou la princesse Ilœana pour perdre bien vite toute sa méchanceté.

A la vérité, Kildine et son cortège d'étonnantes aventures sont sorties toutes vivantes de l'imagination de son

auteur; c'est en quoi le mérite de ce conte est si particulier. Il est facile de trouver à tous nos contes qui ont bercé nos jeunes années, des fables analogues dans les autres pays. Je ne vois en France qu'une exception, c'est l'histoire de Riquet à la Houppe, qui est à nous et qui n'est qu'à nous. Il est vrai que si Riquet n'a pas eu d'ancêtres, on peut lui trouver quelque descendance indirecte; car il est évident que Gringoire et Cyrano lui doivent quelque chose. Kildine est unique, et on lui chercherait en vain des cousines à travers le monde. Elle n'a pour patrie et pour climat que le cœur magnifique et l'esprit généreux de la reine Marie.

Charles Perrault ne dérangeait pas volontiers les fées. En bon bourgeois qu'il était, il n'osait les inviter qu'en de rares occasions. C'est ainsi que dans toute son œuvre on n'en rencontre que deux : la marraine de Cendrillon et la marraine de Peau-d'Ane. Pour d'autres raisons, Votre Majesté a été aussi discrète. Il n'y a pas de fées dans son récit, mais leur pouvoir magique est partout présent, et il est bien évident que si la reine des cygnes, Flutanda, ne prend point l'apparence d'une Viviane ou d'une Urgèle, c'est qu'elle trouve trop seyant pour s'en séparer son col souple et son plumage de neige. On ne résiste pas à l'enchantement d'un cygne glissant dans le double azur de l'eau et du ciel. De même les aigles de la vieille tour dissimulent, sous leur sombre vêtement, des fées habiles à redresser les caractères mal faits.

Mais à côté de ce merveilleux, la reine Marie a su camper, avec un relief surprenant, des personnages triés

en pleine réalité. Les silhouettes de M^{me} Vox Populi et de dame Bouffe sont aussi justes et aussi plaisantes dans le texte du récit que dans les illustrations de Job, ce maître imagier. Votre Majesté m'a dit qu'en écrivant l'histoire de Kildine, Elle voyait ses personnages, Elle s'entretenait avec eux, Elle se fâchait contre celui-ci ou pardonnait à celui-là et que pendant quelques jours Elle vécut ainsi dans leur vivante compagnie. Il suffira au lecteur de lire cette fable heureuse pour s'en convaincre.

Ainsi nous possédons une belle histoire de plus, que les parents pourront apprendre à leurs enfants et les enfants à leurs parents. C'est un grand bienfait. Aujourd'hui les nourrices ne savent plus de contes, même les sèches... J'ai rencontré récemment une vieille gouvernante qui racontait à ses jeunes élèves les aventures de Landru. Touchante initiative, mais cependant j'aime mieux les méfaits de l'Ogre, qui, somme toute, ne souffrait que d'un trop gros appétit, ou ceux de Barbe-bleue, qui aurait peut-être été le meilleur des hommes si le divorce avait existé de son temps.

Une histoire merveilleuse console souvent tout à la fois celui qui l'entend et celui qui la raconte. Votre Majesté n'a point voulu qu'une seule façon de consoler lui échappât, Elle en a pratiqué de plus périlleuses. Lorsque, arrivant pendant la guerre dans un état-major, Elle demandait quel était le village le plus bombardé du secteur et s'y rendait aussitôt, ne voulait-elle pas permettre aux humbles et aux petits d'apercevoir une bonne fée, dont la présence

adoucit leur malheur et réconfortât leur courage? Deviner l'âme populaire, l'aimer, la sentir frémir en soi, tel est le talisman dont la reine Marie ne se sépare jamais. Cette grande pitié et cette grande tendresse pour tous ses sujets, combien de fois les avons-nous vues se manifester, nous tous qui avons eu l'honneur de servir la France en Roumanie! Votre Majesté en saisissait toutes les occasions, et il semblait que pour Elle les plus cruelles fussent les meilleures.

Je relis souvent une dépêche que Votre Majesté, — répondant à mes condoléances, — daigna m'envoyer dans les jours atroces qui suivirent la mort de son dernier enfant, le petit prince Mircéa. Je n'en relis jamais le texte sans une émotion profonde et toujours renouvelée. « Maintenant, j'ai le droit de pleurer avec toutes les mères de mon pays. » La souveraine qui savait ainsi consoler la douleur par sa propre douleur n'avait pas besoin d'être reine pour mériter le respectueux et double hommage de notre affection et de notre admiration.

ROBERT DE FLERS,

de l'Académie française.

K I L D I N E

HISTOIRE
D'UNE MÉCHANTE PETITE PRINCESSE

CHAPITRE I

IL était une fois un roi et une reine. Ils avaient régné pendant bien des années sur une contrée heureuse et florissante. Ils avaient un beau palais, beaucoup de trésors, beaucoup de vaisseaux, deux cents chevaux à l'écurie, des fleurs dans leur jardin, du poisson plein leurs étangs et des mines pleines d'or; mais ils n'avaient point d'enfants, et c'est pourquoi leurs cœurs étaient très désolés.

Chaque matin en se levant et chaque soir en se couchant, ils s'agenouillaient au pied du lit, après avoir enlevé leurs couronnes, et ils priaient le Bon Dieu de leur envoyer un petit bébé, un petit bébé qui soit bien leur bébé à eux.

Mais, à ce moment-là, le Bon Dieu avait beaucoup à faire, et il se passa longtemps avant qu'il pût s'occuper du désir du roi et de la reine. Les cheveux du roi étaient déjà très blancs, les cheveux

noirs de la reine commençaient à grisonner, lorsqu'un matin, quand la terre était couverte de roses, il se rappela tout à coup le couple couronné et lui envoya un bébé : une petite princesse.

Grande fut la joie dans tout le pays ; tant de coups de canon furent tirés en signe de réjouissance, que les nuages en crevèrent. Une grosse averse tomba, et la foule assemblée devant le palais en fut toute trempée ; mais les gens n'y prirent pas garde, tant ils étaient heureux d'avoir une petite princesse.

Certains disaient :

« C'est bien dommage que ce ne soit pas un garçon. »

Une grosse vieille femme toujours enrhumée du cerveau déclara qu'au bout de tant d'années, la reine vraiment aurait bien pu avoir des jumeaux. Mais on n'écouta pas les mécontents, et, ce soir-là, tous les habitants de la ville mirent une lumière à leur croisée. Le maire lui-même, qui était riche, mit six chandelles à chacune de ses fenêtres.

« Oh ! oh ! » s'écriaient les gens en passant.

Ils savaient que le maire était avare et ne s'attendaient pas à une pareille illumination. La lune, qui se penchait pour regarder, se figura que toutes les étoiles s'étaient laissé choir sur la terre, et se sentit très seule tout là-haut dans les cieux. Alors elle s'en vint mirer sa face dans les fontaines du palais et prit ainsi part aux réjouissances publiques.

Seule, la vieille au nez sempiternellement enrhumé

ne mit rien à sa lucarne. Vous pouvez en conclure qu'elle était mécontente et jugeait préférable de rester de l'opposition. Seulement, personne n'y prit garde. Sa mansarde était toute petite, perchée sous le toit : personne n'aimait à coucher au-dessous d'elle, car elle ronflait très fort et troublait la tranquillité des voisins. Cependant, à l'intérieur du palais, le roi et la reine penchaient leur visage radieux sur le berceau de la petite princesse. Le roi oubliait que ses cheveux étaient blancs, la reine qu'elle n'était plus toute jeune : tous deux faisaient des projets merveilleux pour leur fille quand elle saurait marcher et parler.

Ils la nommèrent Kildine et firent poser une petite couronne d'or au-dessus du berceau. Lorsque la lumière s'y reflétait, la couronne jetait des feux comme si un soleil lilliputien étincelait au haut des rideaux blancs et souples.

Quelquefois la petite princesse était promenée à travers les rues de la ville par sa nourrice, convaincue qu'il n'avait jamais existé auparavant de bébé aussi beau. Mais les gens qui la rencontraient faisaient de si profondes révérences, de si basses courbettes, qu'il leur était bien rarement possible de regarder le visage de l'enfant royal. Ils ne voyaient que le petit nègre qui, tout noir, portait un parasol vert pour abriter sa tête, la reine ne se souciant pas de voir au nez de sa fille des taches de

rousseur. Le nez d'un princesse doit être sans taches, et le soleil, autant que qui que ce soit, est tenu de le respecter.

Seule la vieille, toujours de l'opposition, avait vu la princesse Kildine, car elle n'entendait pas faire la révérence. Elle déclarait à tout venant que Son Altesse royale ressemblait à n'importe quel autre enfant, avait des yeux, un nez, une bouche absolument semblables à ceux de ses propres petits-enfants, qui étaient gras et dodus et jouaient dans la poussière avec une poupée en chiffons.

Cette réflexion parvint aux oreilles du boulanger, dont le frère était jardinier du roi; il la répéta au cuisinier, qui la dit au valet de pied, qui la chuchota à l'oreille de la femme de chambre, qui la confia à la nourrice. Celle-ci hocha la tête en disant :

« Voilà qui montre bien comment certaines gens sont incapables d'apercevoir la différence entre une pomme de terre et une rose. »

Et dame Bouffie avait peut-être raison.

Dans un petit jardin rond, la reine avait planté des tournesols qui tous regardaient le royal poupon quand il était assis sur les genoux de sa mère, et Kildine de tendre les bras vers les fleurs géantes et de dire :

« Da... da... »

Et le vieux docteur, et le vieux maître des cérémonies tout guindé, et la grande maîtresse des

appartements privés, d'ouvrir des bouches arrondies à ces indices d'une intelligence prodigieuse, tandis que l'astrologue à la tête grise s'en allait consulter les étoiles sur le sens de ces paroles énigmatiques.

En dépit de tout le cas qu'on faisait d'elle, Kildine ne grandit ni plus vite ni plus lentement qu'un autre enfant. La grosse bonne femme au nez enchifrené, M^{me} Vox Populi, eût éprouvé les joies du triomphe si elle avait pu constater *de visu* combien parfois l'enfant royale pouvait être une enfant méchante.

Mais M^{me} Vox Populi n'avait pas son entrée au palais. Elle se tenait dans un coin de la place du marché sous un vaste parapluie de coton rouge et vendait des pommes. La cour s'approvisionnait de fruits à un autre éventaire; peut-être est-ce là qu'il faut chercher un peu la raison pour laquelle M^{me} Vox Populi était si aigre en ses discours.

Le roi et la reine étaient maintenant très heureux. Ils aimaient beaucoup leur petite fille, l'on peut même dire qu'ils l'aimaient trop : ils la gâtaient du matin au soir, et, avant que la petite eût un an, elle commença à avoir d'elle-même une trop haute opinion.

Lorsque Kildine fit ses premiers pas, on aurait pu s'imaginer qu'elle avait fait quelque chose de tout à fait extraordinaire, quelque chose que personne d'autre n'avait jamais été capable d'accomplir

avant elle. Toute la cour, le roi et la reine en tête, se tenait autour du bébé dans un étonnement joyeux, tandis que, comique, l'enfant se dandinait sur ses jambes largement écartées et, chaque fois qu'elle tombait, disait : « Boum ! » Alors tous les spectateurs levaient les bras au ciel, et chacun de proclamer que vraiment la princesse était d'une intelligence alarmante pour son âge. Dame Bouffie de hoher sentencieusement la tête... Elle n'en savait pas plus long à ce sujet que les autres.

Mais avant qu'il fût longtemps, une inquiétante particularité fut découverte à Son Altesse royale. Elle avait une propension vraiment déconcertante à aller dans la direction opposée à celle qu'on voulait lui faire prendre. Quand, de leurs mains pleines de sollicitude, sa mère et sa nourrice essayaient d'influencer son choix, les résultats étaient désastreux. Kildine perdait soudain tout contrôle sur ses jambes, qui fléchissaient sous elle.

Ni le vieux docteur, ni aucun des courtisans, pas même l'importante dame Bouffie, n'arrivaient à lui persuader de recouvrer ses forces, jusqu'au moment où on lui permettait d'aller où elle voulait.

Ceci arrivait souvent, trop souvent. Dame Bouffie se trouvait elle-même alors dans l'obligation de regarder au plafond ou par la fenêtre, ou de se moucher pour masquer sa désapprobation à l'égard de cette manifestation publique de l'entêtement royal.

La reine, douée d'un cœur tendre, ne pouvait jamais se décider à gronder sa fille; si elle eût été capable de le faire, cette histoire, autant le dire, n'aurait jamais été écrite.

Je ne vous ai pas encore dit que Kildine avait des cheveux bouclés de la couleur de l'acajou poli, des yeux verts comme les émeraudes de la couronne maternelle; sa peau était très blanche, à peine teintée de rose, et, juste au milieu de sa joue gauche, se trouvait une fossette profonde, comme si un ange y avait imprimé son doigt.

Lorsqu'elle eut trois ans, son père lui donna une petite voiture dorée attelée de six petits poneys tout noirs et blancs. Des géants avaient l'air de s'en être servi en guise de papier buvard pour y essuyer leur plume. Kildine conduisait son attelage par les rues. Tout le monde s'arrêtait sur la chaussée, saluait, ôtait son chapeau, faisait des révérences profondes. Parfois, des bourgeois enthousiasmés lui jetaient des fleurs, l'appelant « Petit Amour », ou disant à son passage : « Quelle beauté!... » « La petite Poulette, » et un vieux bonhomme la compara même à une pêche!...

Mais Son Altesse royale n'aimait pas à être traitée de poulette ni de pêche. Elle se savait princesse et, hélas! en était stupidement vaine. Jamais elle ne pensait que, si la cigogne avait fait une erreur, elle aurait tout aussi bien pu naitre sous le toit où

M^{me} Vox Populi ronflait dans une grognante béatitude.

Ceci me rappelle un très triste épisode qui se produisit un jour sur la place du marché, en plein centre de la ville. Kildine avait alors quatre ans. Elle était vêtue d'une robe toute brodée d'or; sur ses boucles cuivrées elle portait une petite couronne qui aurait dû la remplir de dignité; mais elle gardait sa dignité juste le temps qu'il lui convenait et pas une minute de plus. Elle était assise dans sa voiture dorée avec la fière dame Bouffie à ses côtés; sur ses genoux s'étalait un gros bouquet de tulipes que le jardinier lui avait donné à son départ.

Les six poneys étaient conduits par trois négrillons habillés de vert; chacun d'eux avait sur la tête un turban de la couleur des oranges quand le soleil les dore. Les poneys courbaient la tête et levaient très haut leurs jambes, faisant tinter les grelots qui pendaient à leur cou; l'écume moussait à leurs mors comme de la crème fouettée.

Le cortège royal débouchait sur la place du marché et commençait à se frayer un chemin entre les nombreux éventaires où les paysans et les gens de la ville avaient apporté des fruits, des légumes, de puissantes sucreries roses et blanches, de gros pains d'épices saupoudrés de sucre blanc, des pots de toutes formes, aux anses plates ou rebondies: pots bleus, pots verts, pots couleur de terre. Et là, à

l'extrémité de la place, se tenait M^{me} Vox Populi sous son parapluie rouge, son nez très rouge, une haute pyramide de pommes rouges devant elle. De fait, M^{me} Vox Populi était une véritable étude en rouge. Alors quelque chose advint, quelque chose que cette pauvre dame Bouffie ne devait jamais oublier.

Kildine, ayant très chaud, était d'assez mauvaise humeur. Quand elle aperçut la belle pyramide de pommes écarlates, elle fut prise de l'envie soudaine d'en manger. Apparemment, ce n'est pas la première femme qui se laissa tenter par ce fruit symbolique.

D'une voix haute qui savait déjà fort bien commander, elle ordonna aux négrillons de s'arrêter. Avant que dame Bouffie pût se rendre compte de ce qui arrivait, elle était descendue de sa voiture dorée et remplissait sa robe royale des fruits brillants.

Elle était tout à fait sûre, son père étant le roi du pays, que tout ce qui s'y trouvait lui appartenait. Mais M^{me} Vox Populi n'entendait pas de cette oreille. Avec des mots rien moins que courtois, elle enjoignit à la petite fille de laisser ses pommes. Le menton de Kildine se releva, elle dévisagea la vieille en colère avec un étonnement hautain, et ses seules paroles furent :

« Moi, veux pommes. »

Puis, avec un grand calme, elle continua à remplir sa robe. L'irascible vieille femme bondit de sa chaise. Saisissant un manche à balai, elle le brandit au-dessus de Son Altesse royale, qui, d'abord surprise, s'arrêta. Mais cela ne dura qu'un instant. Kildine se retourna et, d'une impétueuse bourrade, pan!... envoya rouler au loin la belle pyramide écarlate, qui s'éparpilla, tandis qu'elle lançait d'une main sûre, l'une après l'autre, avec une surprenante dextérité, les pommes qu'elle avait recueillies à la figure de M^{me} Vox Populi. Une vraie mêlée s'ensuivit. Dame Bouffie essayait d'agripper par derrière sa royale pupille; M^{me} Vox Populi était toujours armée de son manche à balai, tandis que Kildine, complètement affolée, au mépris de sa dignité, de ses vêtements brodés d'or, sans souci de la nombreuse assistance, s'en donnait à cœur joie, lançait des pommes de droite et de gauche à la figure de la marchande au comble de la rage. Comme il arrive dans la rue dès qu'il y a une bagarre, d'innombrables petits voyous sortirent de terre. En quelques minutes, dame Bouffie épouvantée se trouva entourée d'une multitude houleuse, au milieu de laquelle, — comme dans un cauchemar, — elle eut la vision de la princesse émergeant çà et là, semblable à une fleur de serre au milieu de légumes,... livrant une véritable bataille aux horribles gamins de la rue. Ce sera une tache éternelle

dans la carrière honorable de dame Bouffie que cette bataille de pommes sur la place du marché, avec la grosse M^{me} Vox Populi réduite au silence par les horions qui pleuvaient de tous côtés, horions qu'on lui infligeait avec sa précieuse marchandise. Entre autres déboires, M^{me} Vox Populi avait perdu son mouchoir de coton rouge, et son rhume, allant plus mal que jamais, lui causait une incommodité toute spéciale.

Nous ne dirons pas comment, à la fin, la nourrice suffoquée tira la fille du roi de cette situation dégradante; nous ne décrirons pas l'état de la robe de Kildine ni la manière dont la princesse se comporta une fois capturée. Enfin nous ne traduirons pas le langage dont M^{me} Vox Populi n'hésita pas à se servir pour exprimer son état d'âme. Tout cela ferait une histoire bien trop lamentable. Les témoins oculaires sont allés jusqu'à dire que les négrillons aux habits verts, saisis de la folie générale, avaient participé à la bataille, aux côtés de leur royale maîtresse; mais c'est une chose dont dame Bouffie n'est pas certaine.

Le pire de tout fut qu'à partir de ce jour-là, — jour où Kildine avait goûté de la liberté, — elle devint une petite fille très méchante. Peut-être l'avait-elle toujours été; mais cette vérité n'était pas encore pour les autres l'objet d'une aussi exacte constatation.

Il ne faut pas donner imprudemment à une princesse des idées de liberté : Liberté, Egalité, Fraternité, ne sont pas des mots inventés à son usage. Les princesses sont des petits oiseaux faits pour vivre dans des cages dorées ; plus tôt elles apprennent à les aimer, mieux cela vaut pour elles.

Il est triste d'avoir à raconter comment Kildine devint de plus en plus odieuse ; comment ni sa nourrice, ni sa mère, ni le roi lui-même, malgré le prestige de sa gloire, ne purent arriver à en faire quelque chose. Elle était belle, sans doute ; ses boucles surtout, couronnées d'une guirlande de roses, étaient l'orgueil de la « nursery ». A première vue, on pouvait la prendre pour l'un des meilleurs petits anges du Bon Dieu ; mais Kildine était loin d'être un ange ! ses grands yeux verts lançaient quelquefois de méchants regards, presque semblables à ceux d'un chat en colère.

On ne pouvait même plus emmener Son Altesse royale à la promenade en voiture par les rues. La pauvre dame Bouffie n'était jamais sûre que cette promenade ne se terminerait pas par quelque discussion pénible en public. Le jour vint même, — triste jour ! — où la solennelle nounou alla chez S. M. la reine pour annoncer qu'elle ne pouvait rester plus longtemps au palais ; étant tout à fait indigne de l'honorable situation qu'elle occupait, tout à fait incapable de diriger l'indocile princesse.

Alors on essaya de tout : une gouvernante avec des lunettes sur le nez ; une jeune fille tout en révérences et en sourires ; un solennel précepteur au visage blafard, des axiomes philosophiques toujours à la bouche ; un militaire revêtu d'un éclatant uniforme et chamarré de nombreuses décorations ; une douce et sainte religieuse aux mains discrètement cachées dans ses manches ; même un vieux sage à la tête grise dont la science était l'orgueil du pays ; mais tous, l'un après l'autre, échouèrent devant la nature réfractaire de la princesse.

Il y avait encore un maître auquel personne n'avait pensé, sauf M^{me} Vox Populi le soir du fameux jour où on l'avait bombardée avec ses pommes. Ce maître avait nom : Verge de Bouleau.

Mais le roi dans toute sa gloire, la reine dans sa faiblesse, dame Bouffie dans sa dignité, et même le sage dans toute sa sagesse, n'étaient pas arrivés à cette simple conclusion : ni la verge de bouleau, ni le fouet, ni la paume d'un honnête homme ne furent jamais essayés sur Kildine, princesse royale.

En fin de compte, l'astrologue, qui pouvait lire dans les étoiles, fut prié de prêter l'appui de ses lumières et de demander aux constellations leur avis sur ce que l'on pourrait faire. Sept jours durant, le vieux savant demeura en conversation intime avec sept planètes, et, le huitième matin, il demanda une audience au roi. Voici le message que les cieux lui

avaient envoyé. Il avait vu quelque part, très loin, un lieu solitaire. Là s'élevait quelque chose de sombre, de haut, de silencieux, de massif. Au-dessus planait une masse confuse où semblaient s'agiter des ailes. Voilà tout ce que l'homme de science avait pu tirer des étoiles.

Le roi demeurait dans son appartement. Le soleil tombait sur sa tête, la faisant paraître plus blanche que jamais. Le roi était triste et las, il avait du vague à l'âme. Ces indications énigmatiques lui paraissaient tout à fait insuffisantes, il ne voyait pas quel remède elles pourraient apporter à cette situation désespérée. Il ôta sa couronne, se frotta le front où était restée une petite raie rouge et, levant les yeux sur le devin, dit simplement :

« Bien!... »

Ce seul mot ne signifiait pas que tout était bel et bon, il voulait dire :

« Et alors?... »

L'astrologue leva les épaules, souhaitant que Sa Majesté lui demandât de s'asseoir; car la nuit avait été longue, et les étoiles, comme les rois, exigent qu'on les interpelle dans la position verticale.

Les deux hommes en étaient encore à échanger des regards découragés, quand la reine entra dans la chambre. Ses yeux étaient rouges, elle avait l'air fatiguée; mais quand elle vit combien le roi paraissait dépourvu de toute inspiration, elle s'assit, disant

à l'astrologue reconnaissant d'en faire autant. Puis, bien qu'elle ne fût qu'une femme, elle se mit à tirer la situation au clair.

On n'attend pas d'une reine qu'elle soit intelligente. Elle doit être jolie, porter de beaux atours, savoir sourire même quand elle a sommeil, être douce et insipide. Mais il arrive à l'occasion que, par la force des circonstances, elle devienne la conseillère du roi, qu'à certaines heures de lassitude sa finesse, parfois, sauve la situation. La reine Gunara était encore belle et, comme elle avait passé sa vie à obliger les autres, elle était souvent pour le roi d'un véritable secours. Elle avait le cœur très gros de la déplorable conduite de Kildine et se demandait avec tristesse quel remède on y pourrait apporter.

A la vérité, les souverains étaient amèrement désappointés dans la personne de leur fille, et quelquefois ils se demandaient pourquoi le Bon Dieu avait exaucé leur prière d'une manière si décevante.

La reine prêtait une oreille attentive au récit des visions de l'astrologue, se promettant d'y réfléchir profondément et d'essayer d'en tirer une conclusion. Or, cette nuit-là, la reine eut un songe. Elle rêva qu'à l'extrémité la plus reculée de son royaume s'élevait une vieille tour de granit gris; d'immenses aigles aux ailes brunes, volant à l'entour, venaient

sans cesse se percher sur la terrasse crénelée qui en formait le sommet, pendant qu'une voix chuchotait à son oreille :

« C'est là que tu dois envoyer Kildine ; c'est là... là ! »

Elle s'éveilla à plusieurs reprises ; mais chaque fois, en se rendormant, la même vision lui réapparut, la même voix lui redit les mêmes paroles.

Très troublée, elle raconta le lendemain son rêve au roi, et tous deux arrivèrent à la conclusion que cette chose vague aperçue dans les étoiles était probablement la tour que la reine avait revue en songe, et les ombres volant autour, les grands aigles de la vision. Alors le roi et la reine comprirent que les puissances occultes leur conseillaient d'isoler leur fille, de l'enfermer dans une tour lointaine, toute seule, avec les aigles pour compagnons et pour gardiens, et d'essayer l'effet que cette solitude pourrait produire sur l'indomptable princesse. Mais il fallut encore deux ans au couple royal pour prendre cette décision.

Kildine avait alors sept ans. Sa déplorable conduite était arrivée à une telle extrémité, que ses parents en avaient le cœur littéralement brisé. Elle ne voulait rien apprendre, rien de rien, prétendait manger avec ses doigts au lieu de se servir d'une fourchette, refusait de dire bonjour et bonsoir, de mettre de beaux habits comme il convient à une

personne de son rang ; elle s'entêtait à employer un affreux langage, au point que chacun se demandait où elle allait chercher de pareilles expressions ; et, si on le lui demandait, elle répondait insolemment les avoir apprises de son papa.

Elle fut même convaincue d'avoir jeté par la fenêtre un excellent souper, souffleté le valet de pied, tiré la langue en public au roi son père, d'avoir été faire le tour du jardin sans rien sur elle qu'une petite chemise, au grand scandale de la garde et des sentinelles effarées. Ce n'est pas tout. Kildine, un beau jour, s'empara de la couronne paternelle et alla la cacher dans le parc, de sorte que le monarque, n'ayant plus de couronne, n'osa plus se montrer à son peuple. Il resta dans sa chambre et, profondément humilié, pleura à chaudes larmes, lorsque, usant de son autorité pour interroger l'enfant, celle-ci lui répondit simplement que si un roi ne pouvait être roi sans couronne sur sa tête, il valait mieux alors ne pas être roi du tout. Le pire était que Sa Majesté ne cessait de penser à ces paroles et se demandait si elles étaient vraies.

Cette nuit-là, le roi et la reine arrivèrent à une douloureuse conclusion : il fallait éloigner la princesse et suivre le conseil des étoiles. Kildine devait vivre comme une prisonnière jusqu'à ce qu'elle apprit à se bien comporter. Ils demeurèrent assis dans leur grand lit jusqu'au matin, à discuter sur ce

qu'il convenait de faire. Mais la reine seule avait sa couronne posée près d'elle sur la table. Celle du roi, hélas! gisait dans quelque coin du parc. Mais où?...

Ainsi finit la première partie de notre histoire. Reste à savoir si la seconde sera moins triste.

CHAPITRE II

KILDINE, emmenée à la tour lointaine, y avait été emprisonnée au milieu d'un marais solitaire et fangeux ; elle était environnée d'aigles qui la gardaient et l'avaient mise à la raison comme personne n'avait été capable de faire jusqu'alors.

Inutile de raconter la scène émouvante qui se déroula lorsque, suivis d'une foule de courtisans et de soldats, les souverains avaient traversé à cheval leurs États pour mener leur fille à la prison choisie par les astres comme lieu de son juste châtement.

Kildine, ayant fait une scène avant le départ, fut ignominieusement attachée sur son petit poney noir mené par deux solides officiers auxquels elle avait fait des grimaces tout le long du chemin.

Mais les officiers, bien stylés, regardaient devant eux sans prendre garde aux lubies de Son Altesse royale. A la vérité, c'était une enfant fort séduisante que cette petite princesse fièrement campée sur son poney, la tête enveloppée d'un petit béguin écarlate, encadrant étroitement sa figure selon la mode du jour et lui seyant à merveille. Ses yeux étaient plus

verts que jamais, mais ses cheveux roux étaient dissimulés par son austère petite coiffure.

Un manteau d'un rouge éclatant, presque pareil à celui de ses parents, tombait de ses épaules et lui donnait une apparence royale. Mais ni le roi ni la reine ne portaient de couronne. La reine ne voulait pas se montrer avec la sienne tant que celle du roi ne serait pas retrouvée. Comme le grand maître des cérémonies leur représentait qu'il n'était pas convenable que Leurs Majestés pussent se montrer en public en un si simple appareil, tous deux déclarèrent qu'en cette circonstance, rendue encore plus triste par ce beau matin d'été, ils préféraient garder l'incognito.

C'est que, voyez-vous, le roi ne s'était pas senti le courage d'avouer à son entourage la perte de sa couronne, et tout le temps les paroles de sa fille tintaient à son oreille. Il ne cessait de se demander s'il avait encore l'air d'un roi, tandis qu'il chevauchait sur son palefroi, la tête couverte d'un simple chaperon.

Mais Kildine, Kildine la méchante, affectait une parfaite indifférence. Elle ne manifesta un peu d'émoi qu'en se séparant de son poney; elle jeta ses bras autour du cou de son favori, et les deux officiers bien stylés eurent quelque difficulté à l'en détacher.

C'est une opération délicate que de devoir combiner la force avec tout le respect dû à une princesse

royale. Mais Kildine se conduisait à l'occasion comme une enfant des rues ; ceux qui avaient affaire à elle étaient parfois réduits à des moyens moins cérémonieux que ne le prescrivait l'étiquette de la cour.

Finalement, l'enfant rebelle refusa de baiser les mains de ses parents, et la séparation, qui, pour eux, était une torture, ne semblait pas la bouleverser le moins du monde.

Elle grimpa les escaliers de sa tour et, parvenue au sommet, au lieu d'agiter gentiment la main comme l'eût fait toute petite fille ayant du cœur, elle esquissa, — je suis bien fâchée de le dire, — un geste de ses dix doigts qu'elle rapprocha de son nez. Hélas ! ce fut avec cette vision, dans les yeux que le pauvre roi et la pauvre reine rebroussèrent chemin tristement, pour regagner leur capitale et leur palais désert.

Et maintenant Kildine était toute seule.

Elle commença par regarder autour d'elle. La tour était ronde, haute, grise et très massive, avec, autour du sommet, un épais rempart percé de meurtrières par lesquelles on pouvait regarder les environs. Mais quels environs !

Une plaine marécageuse, sans fin ; rien n'y poussait, ni arbres, ni herbe, ni fleurs. Quelque part, à une très grande distance, une ligne grisâtre devait être la mer ; mais c'était loin, si loin, qu'à l'œil nu on ne la distinguait pas du ciel.

Un moment Kildine se sentit oppressée par une vue aussi lugubre; puis elle se consola en retroussant très haut sa petite jupe de soie et se mit à danser en rond sur la terrasse solitaire, comme un papillon que la joie d'être libre a rendu fou.

Soudain elle s'arrêta et d'un air grave laissa tomber ses petites jupes. Était-elle libre?

Elle regarda autour d'elle : la plate-forme n'était certes pas très vaste, et, en se penchant par une des meurtrières, elle se rendit compte de la très grande distance qui la séparait du sol, très grande, ... si grande en vérité qu'elle en avait presque le vertige.

Kildine s'assit sur l'un des petits bancs de pierre creusés dans le mur de la tour et, croisant ses mains sur ses genoux, se mit à penser.

Kildine n'avait pas l'habitude de penser, aussi le fait était-il nouveau pour elle. Tout d'abord, elle eut la vision d'un bon souper, d'un lit moelleux avec beaucoup de jouets autour d'elle, de nombreux serviteurs prêts à satisfaire ses moindres caprices... Tandis qu'à présent, ... à qui allait-elle donner des ordres? Qui tremblerait au son de sa petite voix impérieuse? Qui obéirait à chacun de ses commandements? Elle ne comprenait plus très bien. Une singulière sensation l'étreignit. Un grand calme régnait là-haut, un grand silence... Personne ne viendrait-il lui parler? Elle avait éprouvé un tel

plaisir à l'idée d'être débarrassée de toute autorité, qu'elle en avait oublié de demander qui on lui laisserait pour veiller à l'accomplissement de ses nombreux désirs.

Pourquoi tout était-il si tranquille? Quand lui apporterait-on son souper? Quand?

Le soleil commençait à décliner, et son étrange lueur pourpre s'étendait en bas sur la plaine marécageuse. Il posait de grandes taches d'or incandescent sur l'un des côtés de la tour; il tomba sur le manteau rouge de Kildine, qui ressembla soudain à un grand pavot de flammes d'où deux yeux verts, plutôt inquiets, regardaient dans le vide.

Tout à coup il y eut un bruit dans l'air, et une grande ombre tomba sur l'enfant. Elle eut un léger tressaillement. Une autre ombre vint, une autre encore... Avant que Kildine pût se rendre compte de ce qui se passait, elle se trouva entourée d'un large cercle d'énormes oiseaux bruns.

Tous, ils s'étaient perchés sur le mur crénelé et formaient un cercle bizarre autour de la princesse prisonnière.

Kildine n'avait encore jamais vu d'aigle. Tous les oiseaux des jardins de son palais étaient petits, aux couleurs brillantes et au doux ramage, voletant comme des fleurs magiques d'un arbre à l'autre. Il y avait aussi un oiseau mystérieux que personne ne voyait jamais; au printemps il se tenait dans les

buissons, et sa voix était plus suave que celles de tous les autres ensemble. Cet oiseau, lui avait-on dit, n'avait qu'un très pauvre vêtement, et c'était pour cette raison qu'il aimait à chanter quand les ombres du soir enveloppaient la terre.

Ces oiseaux-ci étaient tout différents, ils étaient vraiment bien gros, bien bruns, avec des ailes si grandes, des becs si tranchants, si recourbés, et des yeux si perçants! Oh! quels yeux perçants!...

Kildine commençait à se sentir mal à l'aise; mais elle n'avait pas peur : une princesse ne doit jamais avoir peur.

Dans cette inquiétante assemblée, il y avait un oiseau plus grand que les autres. C'était certainement un être magnifique, bien que Kildine n'appréciât pas la couleur brune de son plumage; elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il serait bien plus agréable à regarder si ses plumes étaient du même rouge que son manteau.

Mais, quoique vêtu simplement de brun, cet animal avait quelque chose d'un souverain. Pourquoi cela? Ainsi ce qu'elle avait dit à son père était donc vrai? Cet oiseau n'avait pas de couronne sur la tête, et, cependant, il était roi parmi ses compagnons. — Vous le voyez, Kildine ne pouvait s'imaginer un monde sans rois.

Elle le regarda de son haut et, d'une voix impérieuse, demanda au grand oiseau, en le fixant droit dans les yeux :

« Es-tu roi? »

Pas de réponse. L'oiseau lui rendit son regard, mais ne dit mot. Kildine commença à se sentir agacée; elle se redressa avec hauteur et resta là, sur le banc de pierre, comme si elle eût été sur un trône. Mais sa position était désavantageuse, car un trône doit être un siège élevé, et elle était assise bien au-dessous de celui qu'elle essayait d'intimider. Pourquoi les yeux de l'aigle étaient-ils si hardis? Ils semblaient vouloir la transpercer de part en part comme aucun regard ne l'avait jamais fait.

« Je suis princesse, poursuivit Kildine; j'ai à la maison beaucoup de chevaux, un papa et une maman, autant de serviteurs que je veux; tous mes vêtements de dessous sont marqués d'une couronne et de deux petits lions. Il y a aussi une couronne au-dessus de mon lit, elle brille comme un soleil. Et quand je parcours les rues, chacun s'incline à ma vue et dit que je suis une beauté. Certes, mes vêtements sont beaucoup plus jolis que ceux de n'importe qui, mais je n'aime pas les beaux habits. Il m'est très agréable que personne n'en puisse avoir d'aussi beaux, — très agréable, oui; mais les beaux habits sont assommants, surtout quand vous ne devez pas les salir... Alors, j'aime mieux les enlever. Ne portez-vous jamais que cet habit brun? Je ne le trouve pas joli, il a la couleur de la terre. Mes robes ont toujours la couleur du ciel, de la mer, des fleurs,

des papillons ou des oiseaux. Mais, après tout, vous êtes un oiseau, seulement vos habits sont ternes. Mais alors, pourquoi avez-vous l'air d'un roi quand votre costume est si sombre? Je trouve que c'est stupide... Je pense que probablement vous êtes bête, puisque vous ne parlez pas. Pourquoi ne parlez-vous pas? Je veux que vous parliez. Je serai très fâchée si vous ne parlez pas. Je me mettrai en fureur si vous ne dites rien; je vous détesterai si vous restez muet; je... »

Et Kildine, dont la colère montait comme une tempête, se dressa sur ses pieds : une très petite, mais très fière personne, drapée dans la pourpre d'un manteau royal.

Mais le grand aigle ne lui accorda pas la moindre attention. Il détourna simplement la tête, sans que son corps changeât de position, et regarda vers la mer lointaine; il pouvait tourner la tête d'une manière beaucoup plus complète que Kildine n'eût pu le faire. Kildine monta vers l'endroit où il était perché, et, avec des yeux qui commençaient à étinceler de rage, elle le dévisagea, dans l'espoir de lui faire perdre contenance. Tout à coup elle se sentit très petite et souhaita ardemment que l'oiseau descendit vers elle. Et quand Kildine désirait quelque chose, elle ne lâchait pas facilement prise.

« Descendez, ordonna-t-elle; je n'aime pas à être forcée de lever la tête, cela fatigue mon cou.

Descendez : c'est idiot de votre part de rester là-haut et de me regarder fixement. On m'a toujours dit qu'il ne fallait pas fixer les gens. C'est très mal élevé. »

Le grand oiseau ne répondait toujours pas. Impassible, majestueux, il demeurait immobile et taciturne.

Kildine ne se tint pas encore pour battue, elle n'avait pas peur.

Son noble sang ne fit qu'un tour. Elle était exaspérée, fatiguée ; elle avait faim et, sans s'en rendre compte, se sentait isolée.

Dans un mouvement impétueux, elle étendit le bras, faisant flotter autour d'elle son manteau rouge comme un étendard royal. Et, parvenant tout juste à atteindre la queue du grand oiseau, elle la tira en criant :

« Descendez ! »

Mais qu'était cela ? Un claquement d'ailes, un nuage noir autour de sa tête, puis... Elle retira sa main et poussa des cris de douleur : l'horrible bête l'avait mordue !

Est-ce que les oiseaux mordent ?

Kildine regarda son doigt ensanglanté, puis leva les yeux sur l'oiseau. Il était à la même place, immobile, indifférent, et regardait par-dessus sa tête.

Des larmes montèrent brûlantes aux yeux de l'enfant ; elle porta son doigt à sa bouche et le suçà. Oh !

le mauvais goût ! Et que cela faisait mal ! Kildine sentait qu'elle allait pleurer. Mais elle trouva mieux : au lieu de cela, elle s'abandonna à la fureur.

Vous n'avez jamais vu Kildine en colère ? Eh bien ! je vous assure, c'est un spectacle aussi comique que terrible. Lorsqu'elle est en furie, elle frappe du pied comme un animal sauvage devenu complètement fou. Elle crie, déchire ses vêtements, se jette par terre, se relève, fait d'horribles grimaces, émet des sons affreux. Son nez devient tout rouge et ses yeux tout noirs, ses cheveux s'ébouriffent. Et puis après, ... après Kildine se sent prise de honte, Kildine se sent malheureuse.

Et à ce moment tout cela se produisit ainsi que je viens de le décrire.

Les oiseaux silencieux regardaient ce petit tourbillon rouge d'où montaient vers eux des sons étranges. Il y avait des trépignements de petits pieds furibonds sur la pierre ; le capuchon tomba de la tête de Son Altesse royale, et ses boucles flottèrent autour de son visage, pareilles à des feuilles d'automne soulevées par le vent. Puis brusquement, un silence. Kildine tomba comme une masse sur les dalles froides et y demeura étendue comme une grande fleur arrachée, froissée, jetée là par quelque main négligente. Je crois que, maintenant, Kildine pleurait, pleurait des larmes amères !

Un accès de rage peut soulager temporairement,

il peut être une âpre joie sur le moment ; mais la suite est à coup sûr dépourvue d'agrément, et Kildine en avait à présent la notion claire.

Le sol était froid, très dur, et, par-dessus le marché, ses larmes amères lui donnaient un goût salé, sa petite joue satinée était poisseuse. Elle avait bien envie de lever la tête ; mais comment regarder en face tous ces grands oiseaux bruns, et surtout celui qui avait l'air d'un roi ? Oh ! que son doigt lui faisait mal !

Soudain, quelque chose de très doux lui toucha la nuque. Elle se leva et vit à ses côtés le grand oiseau si brutal tout à l'heure. Il était descendu de son poste élevé et tenait dans son bec un petit pain d'une forme bizarre.

Kildine s'essuya les yeux. Ne pouvant arriver à découvrir son mouchoir, elle prit un coin de son manteau et frotta son visage sali, très rouge et luisant ; elle sentait son nez brûlant et bouché. Ah ! comme elle souhaitait trouver son mouchoir ! Quel ennui de ne pouvoir se servir de sa robe ! Mais cela était tout à fait impossible, n'est-ce pas ?

Kildine avait faim. A demi hésitante, elle tendit la main vers son compagnon emplumé, qui laissa tomber le petit pain dans sa paume ouverte. A l'instant même, elle retrouva ses bonnes manières, dit « merci » et, ce faisant, commença à se sentir plus heureuse, comme un enfant qui a bien appris sa leçon.

Elle mordit à pleines dents dans le morceau offert. Ce n'était pas précisément un repas royal ni royalement servi, mais c'était bon, très bon; seulement c'était trop peu et trop rapidement avalé.

Et maintenant, Kildine en voulait davantage. Au palais, sur de petites assiettes d'or, plusieurs plats lui étaient offerts. Très souvent, elle n'en mangeait point, précisément pour la bonne raison que c'était là ce qu'on attendait d'elle; mais à présent, au souvenir de leur saveur et de leur arôme, l'eau lui en venait à la bouche.

Vraiment, ce petit pain constituait un trop maigre repas; elle espérait autre chose après; aussi avançait-elle sa petite main potelée en disant :

« Encore? »

Mais le gros oiseau, à côté d'elle, n'eut même pas l'air d'apercevoir la royale menotte tendue vers lui. Il s'était remis à regarder fixement de la façon qui irritait tellement la princesse. Elle éleva donc légèrement la voix, répétant sa demande :

« Encore, s'il vous plaît? »

Sans doute, valait-il mieux ajouter « s'il vous plaît », et elle le dit sans que personne fût là pour le lui souffler. Mais la main tendue demeura vide; une flamme de colère s'alluma dans les grands yeux verts de Kildine :

« Ne m'entendez-vous pas? dit-elle, penchée vers l'oiseau impassible. Vous semblez oublier que je suis

une princesse et que, chez moi, je mange autant que je veux. Très souvent je ne veux pas, mais ce n'est nullement une raison pour qu'on ne m'offre pas beaucoup de bonnes choses. Où est ma soupe? et mon poulet? et mon petit soufflé? J'aime les fraises, et le nougat qui poisse, les prunes en abondance, les perdrix, les crêpes, les petites cailles dodues, les figues et les amandes grillées; j'aime... »

Et subitement Kildine ressentit une irrésistible envie de toutes ces bonnes choses si souvent refusées quand elles lui étaient offertes. Il lui sembla que ce grand oiseau brun était responsable des privations dont elle souffrait.

« Au lieu de rester là à regarder dans le vide, vous devriez aller presser les serviteurs, leur dire que la princesse a faim, que la princesse attend, qu'elle sera fâchée, très fâchée, ... et que, s'ils ne se hâtent pas de m'apporter ce que je veux, je ne mangerai pas du tout. Je prendrai toutes les bonnes choses et je les lancerai par-dessus le mur. Je casserai les assiettes en mille morceaux et je trouverai de vilains noms à leur dire. Je leur dirai... »

Kildine était haletante; les mots se pressaient sur ses lèvres. Elle croyait déjà jouir des multiples friandises qui, pourtant, n'étaient pas près de paraître, et ses yeux devenaient furieux comme une mer démontée. Elle se dressa sur ses pieds et se tint droite, pareille à une petite flamme rouge, devant

l'aigle silencieux, qui la regardait sans sourciller, complètement indifférent à ses menaces. Puis elle se retourna, vit le cercle d'oiseaux muets, et un sentiment de désespérante impuissance l'étreignit.

« Vous êtes de vilaines et laides créatures aux vêtements ternes, aux yeux hideux. Vous n'êtes pas drôles du tout, vous savez, quoique vous sembliez trouver bon de rester là sans souffler mot et de me laisser faire tous les frais de la conversation. Ce n'est pas amusant du tout de gronder des gens qui n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Ma maman était très peinée quand je lui faisais des reproches, et mon papa, qui est roi, faisait tout ce que je voulais pour que je ne pleure pas, et mon papa avait une couronne, jusqu'au jour où je la lui ai prise. Peut-être n'avez-vous pas cru aujourd'hui qu'il était roi parce qu'il chevauchait sans couronne; mais il est roi tout de même. C'est seulement dommage que ses cheveux soient blancs; mais il n'y peut rien, car il est vieux. Les vieilles gens, même les rois, ont des cheveux blancs. Et mon papa a très grand air avec ses chevex blancs, ne vous en déplaît!... Et puis, je suis bien sûre que vous n'avez aucun goût, que vous n'entendez rien à rien. Vous croyez peut-être, parce que je porte un manteau rouge, que tous mes manteaux sont rouges; mais ce n'est pas vrai. J'en ai de toutes les couleurs, plus qu'il ne m'en faut. A la maison, j'ai des souliers d'or et je porte

des guirlandes de roses fraîches sur ma tête. Vous ne le croyez pas? Vous ne le croyez pas?... »

Et Kildine, hors d'elle, en vraie petite furie, courut autour de la muraille qu'elle frappait de son poing impuissant. Soudain, elle s'arrêta et recula avec épouvante, car, du haut de la tour, les vingt oiseaux géants tendaient vers elle d'un même mouvement leurs longs cous et leurs larges becs jaunes grands ouverts. Dans leurs yeux durs il y avait un regard tel que Kildine n'en avait jamais vu. Leurs plumes, jusque-là si lisses, s'étaient hérissées comme si un vent formidable avait passé au travers.

Kildine pouvait voir leurs vilaines langues noires, et les oiseaux courroucés faisaient entendre un bizarre sifflement qui acheva de déconcerter la royale enfant, dont la fureur tomba ainsi qu'un orage soudainement apaisé. Elle se retourna pour regarder l'oiseau-roi; il semblait croître dans les ombres grandissantes du soir. Kildine fut envahie par un indicible besoin de protection, et un grand cri monta de ses lèvres vers le ciel assombri :

« Maman! maman! maman! »

Mais la reine était loin. Elle chevauchait tristement vers son palais désert, et les ombres envahissantes du crépuscule voilaient miséricordieusement sa figure baignée de larmes. Il lui semblait entendre quelque part, au fond des ténèbres, l'écho de la petite voix de sa fille appelant au secours.

Elle arrêta court son cheval, ce qui causa quelque confusion dans les rangs de son escorte. Plus d'un vieux courtisan chenu fut rudement éveillé de ses songes heureux. Et le roi, qui sommeillait aussi, dit : « Oh ! » se croyant arrivé à destination. Instinctivement, il leva les mains pour affermir sur sa tête la couronne qui n'y était pas.

Mais la reine dit simplement :

« Je pensais à Kildine. »

Et le roi répondit tristement :

« Moi aussi. »

CHAPITRE III

KILDINE, princesse royale, allait de surprise en surprise.

Les choses tournaient tout autrement qu'elle ne s'y attendait, et Kildine s'aperçut qu'elle n'avait pas apprécié à leur juste valeur ce qui lui avait appartenu.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

La nuit fatale de son arrivée, voyant qu'elle ne pouvait imposer sa volonté aux aigles, elle se mit en quête d'un lit. A tâtons, palpant les murs froids, elle descendit le rude escalier et atteignit une solide petite porte en fer, toute rouillée, dont la surface était recouverte de gros clous. Kildine, encore affamée, ne put s'empêcher de les comparer à de petites nonnettes, et une fois de plus l'eau lui vint à la bouche.

La porte céda sous sa pression, donnant accès à une petite chambre ronde, nue et vide, au milieu de laquelle se trouvait un grand nid. Non pas un joli nid moussu et douillet, mais un énorme amas de branches sèches mêlées de quelques plumes, sans

rien pour le rendre commode, moelleux, rien pour en faire un coin qui invite au repos.

A la fenêtre cintrée brûlait une seule bougie dont la flamme vacillante projetait sur la muraille une ombre énorme, si énorme que la petite princesse en ressentit une vague inquiétude.

Fidèle à ses habitudes impérieuses, Kildine cria à l'ombre de s'en aller, qu'elle n'avait que faire d'un long être noir et plat allant et venant sur les murs de sa chambre.

« Va-t'en, s'écriait-elle; tu es laide, je ne t'aime pas. C'est ma chambre. Ce n'est pas une belle chambre, mais elle est à moi, et les gens n'ont pas le droit de venir dans la chambre des autres; c'est mal élevé, et je suis une princesse. Je puis vous faire punir si je veux. Vous n'avez pas un vrai visage ni une vraie forme; vous avez la prétention d'être quelque chose que vous n'êtes pas. Je ne veux pas de vous ici. Vous pouvez aller retrouver dehors ces horribles aigles et leur dire que je ne veux plus les voir, parce qu'ils sont tous stupides et très méchants. Et quand mon papa, qui est un roi, reviendra, je lui demanderai de faire couper leurs vilaines têtes et je lui dirai aussi que c'est honteux de ne me donner qu'une bouchée de pain, à moi, princesse royale, moi qui avais l'habitude de jeter par la fenêtre toute la nourriture dont je ne voulais pas, moi à qui personne n'en donne, maintenant que j'en

veux. Quant à vous, vilain homme noir, allez-vous-en. Je ne tiens pas précisément à être seule; mais, en tous cas, je ne veux pas rester avec vous. »

Mais, plus Kildine se montait, plus la grande ombre noire gesticulait sur toute l'étendue du mur. Quand Kildine s'arrêtait, l'ombre se calmait aussi. Mais l'enfant était lasse, trop lasse pour pousser plus loin sa colère. En dépit de son irritation, de son anxiété, de son tourment, la main apaisante du sommeil descendait lentement sur les grands yeux verts. Ses paroles devenaient confuses, la petite langue acérée commençait à bredouiller, les paupières aux longs cils se fermaient, et, comme un petit animal exténué, Kildine se blottit dans le rude nid d'aigles, en s'enveloppant dans les plis de son manteau royal. Elle s'endormit tout à coup, sans même remarquer que l'ombre agressive s'aplatissait contre le mur froid et nu.

A son réveil, le lendemain matin, l'ombre n'était plus là, en sorte que la vaniteuse petite fille se figura l'avoir effrayée de ses menaces, et crut qu'elle s'était envolée par la fenêtre, pareille à un grand oiseau. Elle éprouva seulement un vague étonnement, parce que la fenêtre était fermée.

Kildine se sentait toute courbaturée, car sa couchette avait été dure : ses joues roses portaient encore les traces des brindilles sèches sur lesquelles elle s'était appuyée; ses cheveux étaient ébouriffés

et ses vêtements tout chiffonnés. Ne s'étant pas dévêtue la veille, elle n'eut pas la peine de s'habiller, et, n'ayant pas de peigne, elle ne put se coiffer, ce qui ne manqua pas de plaire à l'indocile petite princesse. Le moins agréable, c'était la sensation de vide dans son pauvre petit estomac; il laissait entendre d'étranges sons semblables au coassement des grenouilles dans un étang.

Kildine regarda par la petite fenêtre et, une fois de plus, fut désagréablement impressionnée par la tristesse des environs.

« N'importe! pensa Kildine, je vais descendre et marcher sur cette lande désolée. Peut-être trouverai-je quelque chose qui m'amusera, ou quelqu'un avec qui causer; car c'est lugubre vraiment de ne parler qu'à des êtres qui ne répondent pas. »

Et elle se rappela avec rancune les aigles et la grande ombre noire de la nuit précédente.

Lorsque Kildine avait envie de faire quelque chose, il était rare qu'elle hésitât. Elle ouvrit donc la porte de fer et descendit l'escalier... Oh! l'effroyable quantité de marches, et si raides!... Comme ses pieds résonnaient sur le granit! Comme il y faisait noir et quelle odeur nauséabonde! A mesure qu'elle s'avavançait, d'innombrables chauves-souris se détachaient des murailles avec de petits cris effrayés et volaient autour de sa tête. Cela n'avait rien d'agréable, et Kildine entrevoyait avec épouvante le moment

où les hideuses bêtes se prendraient dans ses cheveux. Malgré cela, elle n'entendait pas renoncer à son voyage de découvertes et continua de descendre jusqu'à ce qu'enfin, avec un soupir de soulagement, elle atteignit le bas de l'escalier.

Mais, hélas ! la porte qu'elle trouva après avoir tâtonné dans l'obscurité ne voulut pas s'ouvrir. Kildine poussa, frappa, donna des coups de pieds, des coups de poings, se rua de toute l'impétuosité de son petit corps sur l'implacable métal : la porte refusa de bouger et ne trembla même pas sur ses gonds. Elle était fermée. Il n'y avait rien à faire.

Pour la première fois, Kildine s'aperçut qu'elle était sous les verrous, prisonnière, et que toute évasion devait être impossible.

Amère découverte ! Mais à quoi bon se mettre en colère ? Qui était là pour écouter ses invectives, pour être témoin de sa bouillante indignation ? Les chauves-souris continuaient à voleter autour de sa tête ; les sombres bêtes se rapprochaient de plus en plus de son visage ; déjà l'une d'elles avait frôlé sa joue de son aile froide et répugnante. Alors, saisie d'une invincible angoisse, ramassant ses longues jupes, Kildine s'élança dans l'escalier, plus haut, toujours plus vite, jusqu'au moment où elle crut que son cœur allait éclater dans sa poitrine.

Enfin, elle atteignit la porte donnant sur la plateforme et l'ouvrit. Quelle horreur ! les aigles du soir

précédent étaient perchés en rond sur le mur, comme autant d'oiseaux héraldiques en rupture de blason. Au-dessus de sa tête, de légers nuages pareils à de petits flocons d'ouate voguaient çà et là dans le ciel. C'était un ciel amical, et le soleil brillant dardait ses rayons sur les murs nus et gris.

Kildine se souvenait de la façon dont les aigles l'avaient regardée la veille ; aussi, par prudence plus que par politesse, se rappelant les bonnes manières qu'on lui avait enseignées, elle fit à ses geôliers une profonde révérence, révérence beaucoup plus cérémonieuse qu'elle n'avait jamais daigné en faire au roi son père.

Un peu nerveuse, elle regardait autour d'elle pour juger de l'effet de son amabilité sur ses ennemis, lorsque ses yeux tombèrent sur quelque chose posé à terre. Avec un petit cri de joie, Kildine y courut. N'était-ce pas une grosse miche de pain avec à côté un petit pot de forme étrange, plein de miel doré ?

Oh ! Dieu ! quelle joie ! Kildine sourit à ses taciturnes gardiens et, avec un visible plaisir, commença à mordre le pain à belles dents et à tremper de petits morceaux dans le miel.

La princesse, j'en ai peur, ne mangeait pas très proprement. Le miel épais coulait sur son petit menton, qu'elle essaya plus d'une fois de lécher

avec sa petite langue rouge. Elle espérait seulement que les aigles ne critiqueraient point ses manières, car elle savourait vraiment trop son déjeuner pour s'inquiéter de la façon dont il était absorbé.

Réconfortée par ce repas inespéré, elle se leva, jeta un regard circulaire sur les oiseaux muets et dit d'une voix forte :

« C'était très bon ! J'aime le miel. Je ne m'étais jamais rendu compte combien j'aimais le miel ! »

A peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'il se passa une chose tout à fait inattendue :

Kildine se sentit soulevée de terre ; sous ses pieds battant le vide, la plate-forme se déroba de plus en plus. Elle constata avec terreur qu'on l'enlevait par-dessus le parapet de la tour et qu'il n'y avait plus au-dessous d'elle que le sol marécageux et plat ; mais en bas, tout en bas... Elle ferma les yeux pour ne plus rien voir.

Grand Dieu ! que lui arrivait-il ? Tout cela avait été si rapide, si inattendu, et juste au moment où elle s'apprêtait à dire des choses si aimables à ces fastidieux oiseaux aux tristes plumages ! Vraiment, c'était bien ennuyeux, et sa position décidément trop dépourvue de dignité. Elle éprouva quelque malaise, à l'idée que ses jambes étaient visibles dans toute leur longueur aux nuages qui l'entouraient, et, tournant un peu la tête, vit au-dessus deux grandes ailes brunes qui battaient. Derrière ces ailes,

beaucoup d'autres encore. Mais Kildine ne put se retourner assez pour apercevoir qui l'emportait à une telle vitesse. Alors, conformément à son caractère, elle commença à se fâcher très fort et à exprimer son mécontentement en termes qu'il vaut mieux ne pas répéter.

Je ne sais si les petits nuages blancs entendirent, ni s'ils se moquèrent de ses petites jambes gigotant dans le vide, mais certainement son vilain langage ne fit aucun effet sur le grand aigle brun qui la tenait dans ses puissantes serres d'acier.

A vrai dire, ce vol à travers les airs, sans rien au-dessous de soi, était vertigineux, et cette lande fangeuse ressemblait à un morceau de flanelle grise, toute déchiquetée. Par-dessus le marché, il y avait de désagréables courants d'air, et ses mollets découverts étaient tout froids.

Heureusement, l'idée ne lui vint pas que le grand aigle pourrait la laisser tomber, mais elle eût souhaité qu'il fût plus poli dans ses procédés. N'aurait-il pu, du moins, l'inviter à chevaucher sur son dos, au lieu de la laisser pendre d'une manière si lamentable et si peu protocolaire ! Et ses pieds se glaçaient comme en plein hiver.

Une fois de plus, Kildine regarda à terre. L'aspect du sol avait légèrement changé. La mer était nettement visible, grise et uniforme ; les crêtes blanches des vagues s'élevaient et se succédaient sans cesse :

c'était une mer terne, sans une voile pour égayer l'horizon.

Le grand oiseau commençait à descendre d'un mouvement glissant qui coupait presque le souffle à Kildine. Avant qu'elle se rendit compte de ce qui lui arrivait, elle sentit soudain ses deux jambes pendantes toucher le sol. Ses pieds se posèrent sur une plage de sable humide, que d'innombrables petites vagues battaient dans leur vain désir d'envahir le rivage solitaire.

Le soleil, qui la ranimait si agréablement au petit matin, avait disparu, et, les nuages ayant tourné au gris, tout était triste, désert, désolé. Les petites vagues, avec une persistance monotone, chantaient une morne complainte, pénible à écouter. Kildine, ennuyée de leur fastidieux murmure, en voyant accourir vers elle une crête toute blanche d'écume, lui décocha un formidable coup de pied, ce qui n'eut d'autre résultat que de la mouiller désagréablement. Tous les aigles s'étaient posés à terre, leurs corps sombres semblaient une ligne de petits rochers bruns le long de la côte.

Un seul d'entre eux planait d'étrange manière au-dessus de l'eau, ses ailes immenses déployées.

Bien que Kildine détestât ses compagnons, elle ne put qu'admirer la magnificence de ce vol. Oublieuse de tout le reste, elle suivit les mouvements du superbe animal, qui, tout à coup, se

précipita, effleura la surface de l'eau et prit dans son bec un petit poisson argenté et brillant, un pauvre petit poisson. Puis, prenant son essor, il s'éleva dans les airs, décrivant de grands cercles dans le ciel azuré, plus haut, toujours plus haut, jusqu'à ce que, dans une complète immobilité, il se laissa emporter par la brise comme une feuille.

C'était un beau spectacle, et inconsciemment l'enfant le suivait avec une attention ravie. Quelle joie ce serait d'avoir des ailes semblables !

Mais, ramenant son regard vers la terre, elle tressaillit en se voyant cernée par les vingt aigles et dans le voisinage immédiat et inquiétant de l'oiseuroi. Celui-ci allongea la tête et prit dans son bec le manteau rouge de Kildine.

Indignée, elle tira sur l'étoffe, dont un grand lambeau resta dans le bec obstinément fermé de l'oiseau. La princesse contemplant avec rage son vêtement déchiré et s'apprêtait à exprimer hautement son mécontentement, mais n'en eut pas le temps. Elle se trouva tirillée en tous sens, enveloppée d'ailes battantes, d'une forêt de plumes brunes, et eut l'effrayante vision d'une quantité de serres jaunes, de regards durs, de becs plus durs encore.

Haletante, furieuse, des larmes de colère coulant sur ses joues, Kildine dut bien se rendre à l'humiliante évidence que les puissants oiseaux la dépouillaient de ses vêtements. Voilà maintenant

qu'ils la déshabillaient en plein vent, dans un lieu où il faisait froid, humide, et où n'importe qui aurait pu la voir !

Déshabiller Kildine !... Kildine la princesse royale ! Elle restait là, frissonnante, couverte seulement d'une petite chemise atteignant à peine ses genoux. Ses atours royaux éparpillés autour d'elle ressemblaient à des fleurs fauchées, et, pour comble d'infortune, elle sentit que même son dernier vêtement lui était arraché. La princesse Kildine demeurerait telle que le bon Dieu l'avait faite : un petit corps tout rose et nu, sans autre voile que ses boucles ébouriffées. Ses yeux étincelaient d'une juste colère ; cette affreuse bise marine la secouait de frissons et lui donnait la chair de poule. Mais ce n'était pas tout !

Kildine se sentit poussée vers ces terribles et impétueuses vagues. Nulle résistance n'était possible : les aigles formaient une impénétrable barrière autour d'elle et, toute protestation étant inutile, il fallut se résoudre à avancer. Déjà les flots avaient pris possession de ses orteils roses et les baisaient de leurs lèvres froides ; bientôt ils montèrent jusqu'à ses genoux, puis léchèrent son petit ventre rond. Kildine essaya de crier, d'esquisser un mouvement de retraite ; mais, impossible, ... il fallait avancer quand même, et c'était horrible ! Cette vilaine eau montait toujours, elle avait atteint sa poitrine et,

avec un sanglot de détresse, Son Altesse royale se trouva au beau milieu de la mer houleuse, lavant les dernières traces du miel qui poissait encore son menton.

Ce fut un moment tragique et de mortelle horreur. Kildine se sentait comme une mouche dans une cuvette; elle avait la certitude absolue que ses ennemis voulaient la noyer pour se débarrasser d'elle, pour la punir de tous ses péchés. Et alors Kildine, princesse royale, regretta tous les précieux avantages dont elle avait fait fi autrefois, et qui maintenant lui paraissaient un rêve merveilleux, dans un monde heureux et confortable au delà du possible. Certainement elle ne reverrait plus sa mère, ni son cher papa à la chevelure toute blanche. Oh! si seulement elle ne lui avait pas dérobé sa couronne! Pauvre, pauvre papa! Comment pourrait-il être heureux sans couronne? Et tous ses petits poneys, les reverrait-elle jamais? Et le petit jardin rond aux tournesols plantés à sa naissance, et toutes ses poupées avec leur figure sans expression qui l'attendaient rangées contre le mur! Oh! oh! oh! Voilà que l'eau salée entrait dans sa bouche... Un plongeon, un éclaboussement, un cri, des cheveux brusquement tirés, encore plus d'ombre, plus d'eau, plus de silence, et les cheveux de nouveau tirés si fort que Kildine crut son cuir chevelu arraché. Enfin elle se trouva hors de l'eau et resta là,

tout en larmes, sur le sable sec, comme un misérable petit poisson rouge. Les affreuses petites vagues courroucées ne formaient plus qu'une ligne mouvante à une respectable distance de l'endroit où elle était étendue. Mais la princesse Kildine avait pris un bain ; la princesse Kildine était tout à fait propre ! Un moment, elle resta sans bouger, le cœur plein de rancune, l'âme soulevée d'indignation. Jamais petite fille, à plus forte raison Altesse royale, n'avait été traitée si ignominieusement. Sa petite poitrine était soulevée de ressentiment, et ses larmes mêlaient leur sel à celui de la mer, qui collait encore à ses joues.

Elle ferma les yeux et resta là sans mouvement, pareille à un lamentable petit paquet.

Progressivement, une sensation plus agréable s'insinua dans ses membres nus ; elle avait moins froid, quelque chose de chaud semblait la caresser doucement. Cela commença par ses orteils roses couverts de sable, puis s'étendit le long de ses jambes et enveloppa tout son corps.

Kildine ouvrit les yeux. Au-dessus d'elle, le ciel était redevenu tout bleu ; le soleil perçait les nuages, semblable à un sourire ; de longs et chauds rayons dardaient exactement sur l'endroit où elle gisait, et le sable autour d'elle en scintillait comme de la poudre d'argent. La princesse se mit sur son séant ; ses boucles couleur de rouille étaient pleines de sable,

et de petits fragments d'algues marines demeuraient attachés à son corps. Ses yeux lui cuisaient; elle éprouvait à ses orteils un picotement inusité, mais ne frissonnait plus. Tout autour il y avait une quantité de coquillages aux mille couleurs, de toutes les formes, de toutes les grandeurs. Oh! les jolis petits coquillages! Kildine se pencha, en prit une petite poignée et se mit à les examiner l'un après l'autre avec ravissement. Les uns avaient la couleur du corail, la forme d'un éventail; d'autres étaient ronds comme des pois et jaune canari; d'autres longs, en spirale et tout blancs. Il y en avait de pointus à l'éclat argenté, de gros tout bleus et tout gris, de plats, de jolis et de transparents comme du verre; d'autres avaient la forme et la couleur des feuilles d'automne; beaucoup, l'apparence laiteuse et unie de l'ivoire.

A cette joie nouvelle, toute rancune fut oubliée. Bientôt Kildine s'étendit à plat ventre; ses doigts plongeaient dans le sable sec, découvrant sans cesse un trésor inattendu.

Le soleil du haut du ciel regardait cet étrange petit animal rose, se traînant à quatre pattes sur la plage, ne pensant plus à autre chose qu'à sa joie. Les rayons bienfaisants avaient séché le petit corps, et la touffe de boucles brillait comme du métal poli.

Oui, toute peur était oubliée dans l'immense délice de la chasse aux coquillages. A chaque pas,

des merveilles nouvelles apparaissaient à la lumière. Déjà ses mains étaient si pleines, qu'il fallait jeter les premières trouvailles pour faire place aux nouveaux trésors.

Ses habits formaient un petit tas coloré non loin de là; mais Kildine n'y pensait plus. Elle avait bien assez chaud maintenant, et il était beaucoup plus agréable de n'être gênée par aucun pli, entravée par aucun falbala, de n'avoir le souci d'aucune étoffe de prix pouvant se tacher ou se déchirer.

Kildine avait tout à fait oublié les aigles, ne levant même pas la tête pour voir comment leurs grandes ailes battaient le ciel radieux, ni comment ils planaient, gardiens silencieux de l'endroit où l'enfant royale rampait, le nez tout près du sable. Parfois, leur grande ombre tombait sur elle; mais Kildine n'y prenait pas garde. Comme un bébé, elle s'absorbait dans la joie du moment.

L'air devenait de plus en plus chaud. Le soleil faisait étinceler la mer, et lorsque Kildine la regarda, elle s'était changée, là où la marée baisait le rivage, en un merveilleux tapis d'azur bordé d'une frange d'argent. Kildine ne pouvait plus prendre de coquillages, ses mains en étaient pleines, et, n'ayant pas de poches, étant en costume d'Ève, elle se mit debout, minuscule figurine sur la vaste plage, et regarda la mer.

Elle n'en avait plus peur maintenant. Comme elle

était belle, et souriante, et bleue! Bleue comme le grand saphir qui pendait à la rivière de diamants dont s'ornait le cou de la reine Guanara.

En songeant au saphir, Kildine en même temps pensa à sa mère, et, inconsciemment, elle soupira, puis regarda les jolis coquillages dont ses mains étaient pleines. Quel dommage qu'il n'y eût là personne à qui les montrer! Quel silence! quelle solitude! Que pouvait faire sa mère en ce moment? Et son père? Cherchait-il toujours sa couronne? Qu'allait-elle manger pour son déjeuner? Et qui la servirait? Et en quel endroit?

Alors Kildine se souvint des aigles, se rappela comment on l'avait transportée, se remémora la tour, le dur nid de brindilles, se ressouvint qu'elle était prisonnière... Regardant au-dessus de sa tête, elle vit ses ennemis, ombres noires contre le ciel bleu. Et soudain toute sa joie s'évanouit, ses mains s'ouvrirent, et les coquillages aux nuances brillantes tombèrent en un petit tas multicolore sur la grève...

CHAPITRE IV

DE gré ou de force, Kildine recevait plus d'une leçon. Elle ressentait l'amertume de la vie et, peu à peu, comprenait combien les choses qui lui avaient appartenu naguère étaient précieuses. Ici, il ne s'agissait plus de se révolter. Ses froncements de sourcils, ses menaces, ses larmes, ses colères, tout était inutile. Becs grands ouverts, serres d'acier : voilà les seuls arguments employés contre ses oublis des convenances. D'abord son caractère humain et despotique la poussait à défier cette incompréhensible tyrannie ; mais elle apprit à ses dépens que toute désobéissance était vaine et que les châtimens corporels s'ensuivaient infailliblement. Toute sa dignité et son assurance de princesse s'effondraient sous les coups de bec qui la tenaient en respect ; car, sur les marches du trône aussi bien que dans la rue, l'argument auquel nul enfant ne résiste est celui de fait et non de mots. Cette théorie, que M^{me} Vox Populi avait été seule à soutenir, les aigles l'avaient immédiatement découverte.

Sur un seul point, Kildine gardait sa supériorité : sa langue. Ses geôliers étaient muets : ils ne pouvaient répondre à ses insultes, et l'enfant royale exprimait maintes fois ses sentiments dans un flot de paroles d'un genre fort répréhensible.

C'était sans contredit un spectacle des plus comiques que Kildine tranquillement assise sur l'un des bancs de pierre, ses yeux verts singulièrement durs, égrenant tous les mots bizarres qu'elle avait pu entendre ; elle en inventait d'autres au besoin lorsqu'il ne lui en venait plus à la mémoire, et quelquefois ce qu'elle débitait n'avait plus du tout de sens. Kildine, disions-nous, s'asseyait sagement sur un banc, car elle avait appris à ne plus se démener comme aux premiers jours. Les aigles avaient trouvé le moyen de mettre un terme à ses emportements : ils s'élançaient du haut de la muraille sur l'enfant qui trépignait et l'entouraient de leurs énormes ailes battantes, jusqu'à ce que, éblouie, exaspérée, étourdie, excédée, elle se jetât la face contre terre, pour ne plus voir et ne plus entendre. Aussi, petit à petit, renonça-t-elle à cette manière vulgaire d'exprimer son mécontentement. En apparence du moins Son Altesse royale était devenue de plus en plus douce ; mais son cœur n'était pas encore apaisé. La révolte y demeurait tout au fond, et le regard de ses grands yeux était loin d'être celui d'un ange.

Autre secret découvert par la prisonnière : elle

était mieux nourrie lorsqu'elle se montrait souple et docile. En petite personne futée, elle comprit bientôt qu'il convenait d'être particulièrement aimable lorsque son estomac était vide. Le temps lui semblait long au sommet de cette tour désolée. Personne pour s'amuser avec elle, personne à régenter, personne à tourmenter, pas de jouets à casser, peu de chose à manger, pas de foule en admiration devant elle, aucun sourire de bienvenue, pas de fleurs, pas de poneys, aucun changement... Kildine sombrait dans l'ennui.

Son profond ressentiment contre ses gardiens l'avait empêchée jusqu'ici de leur parler sur un ton amical. Elle ne s'était adressée à eux qu'avec une fureur mal contenue ou avec une politesse ne venant certes pas du cœur.

Mais un après-midi, — la matinée avait été longue et solitaire, et pour tout amusement elle avait fait des dessins sur le sol avec de petits éclats de granit tombés du mur, — Kildine accueillit avec une sorte de plaisir le grand oiseau-roi, qui apparut soudain sur la tour, sa silhouette énorme se détachant majestueusement sur le ciel.

Les aigles s'étaient envolés de très bonne heure ce jour-là, et la solitude avait paru presque insupportable à Kildine. Grimant sur l'un des sièges taillés dans le mur, elle se plaça de façon à voir le paysage, la tête arrivant presque au niveau de l'oiseau-roi.

Dans son désir de trouver un interlocuteur, elle oublia d'être agressive et se mit à causer. Quand elle le voulait, sa voix savait être aussi douce que le gazouillis d'une hirondelle. Elle appuya sa joue rose contre le mur, commença à décrire à l'aigle silencieux ce qu'elle avait le mieux aimé dans son palais.

Plus elle parlait, plus ces choses lointaines lui apparaissaient précieuses, et sa voix se faisait très douce. Le vieil oiseau vint un peu plus près, et, petit à petit, ces deux compagnons si bizarrement assortis se rapprochèrent tant l'un de l'autre, que le visage de l'enfant reposa bientôt contre la poitrine de son gardien, tandis qu'elle continuait à parler de ses joies passées.

Oui, à présent, ils apparaissaient bien à Kildine comme des joies, tous ces objets qu'elle avait dédaignés, tous ces visages auxquels elle avait fait mauvais accueil au lieu de leur sourire! Un désir intense de revoir tout cela commençait à pénétrer son petit cœur égoïste. C'était une étrange sensation à laquelle elle ne comprenait rien, mais qui lui procurait une grande douceur, comme si quelque chose de dur fondait graduellement en elle. Y avait-il donc eu quelque chose de dur à l'intérieur de la petite personne rose de Kildine?

« Et mon papa, contait la petite princesse, avait toujours souhaité d'avoir un petit bébé; mais il a attendu si longtemps, que ses cheveux sont devenus

tout blancs. Maintenant, j'ai peur que ma maman soit bien seule depuis mon départ; et je voudrais vous dire où j'ai caché la couronne de papa, parce qu'un jour, peut-être, vous irez la lui chercher. Je l'ai emportée un matin pendant qu'il dormait dans sa chambre; il faisait très chaud, et mon papa était fatigué. Seulement j'avais grande envie de rire, il avait un si drôle d'air! Il dodelinait de la tête, sa couronne était de travers. Je me suis haussée sur la pointe des pieds, je l'ai enlevée et j'ai couru, couru, couru pour que personne ne puisse me découvrir, et je l'ai cachée dans le chêne creux, près du lac. Elle a fait « boum » en tombant à l'intérieur. J'espère qu'elle n'est pas brisée ni abîmée, car c'était une belle couronne, avec des pierreries aux couleurs aussi variées que celles des vitraux de la chapelle du château. Moi aussi j'ai une couronne; mais la mienne est toute en perles, et la perle du milieu est aussi rose qu'un pétale tombé d'une fleur, et elle se pose dans mes boucles comme dans un nid... Où est-il votre nid? »

Et tout à coup Kildine leva les yeux vers son interlocuteur. Le majestueux animal tourna la tête et regarda bien au delà de la plaine, vers l'horizon lointain.

« J'aimerais le voir, » dit Kildine.

Et il y avait dans sa voix une prière. Les ailes de l'oiseau vibrèrent, puis, comme une grande voile

brune, enveloppèrent l'enfant. Nulle angoisse n'étreignait son cœur, rien qu'un grand désir de voir arriver quelque chose d'imprévu, car Kildine souhaitait ardemment un changement.

Soudain elle fut enlevée de la façon qui lui avait tant déplu et plana, pour la seconde fois, parmi les nuages, dans un vol vertigineux, haut, plus haut encore, jusqu'à ce que tout devint espace, immensité, étendue, sans commencement, sans fin et sans couleur.

Elle ne luttait pas, ne s'étonnait pas. Il faisait plutôt froid; mais du moins c'était du nouveau, et elle était si lasse de voir la même chose tous les jours! Toute aventure était la bienvenue, et le vieil oiseau taciturne paraissait animé des meilleures intentions. Ils volèrent au loin, fendant l'espace, frôlant, traversant les nuages, dans le rire du vent, jusqu'au moment où, à une grande distance, Kildine aperçut des montagnes brumeuses barrant l'horizon comme de hautes murailles. Elles devenaient de plus en plus distinctes et sombres, et bientôt l'enfant vit que c'étaient d'immenses rochers escarpés et inaccessibles. Kildine aurait vraiment pu avoir peur sans son esprit aventureux et intrépide. Certes, si haut au-dessus des sombres précipices, des versants abrupts, des gorges pleines d'ombre, sa position était critique; mais Kildine, avide de nouveauté, se figurait presque que les ailes au-dessus de sa tête

étaient ses propres ailes, la transportant vers des mondes inconnus et mystérieux. Son manteau rouge flottait sur le ciel, et ses boucles volaient en désordre autour de sa figure. Ils approchaient maintenant d'un des points culminants d'une gigantesque masse rocheuse dont le brun foncé s'argentait sous la lumière.

Vers quelle partie de la terre l'emportait-on? Où aboutirait ce vol vertigineux? La réponse ne se fit pas attendre. Tout en haut, là où nul pied humain ne pourrait jamais grimper, il y avait une étroite corniche surplombant un précipice qui paraissait insondable. Au-dessus de cette profondeur sombre et effrayante, un nid était accroché, un grand nid tout pareil à celui où dormait Kildine depuis que, bannie du palais de son père, elle ne reposait plus dans son lit royal.

C'était là que l'aigle portait la princesse. Avant qu'elle se rendît bien compte de ce qui lui arrivait, Kildine, ahurie et secouée, se trouva lancée au beau milieu du nid; les branchages, avec un craquement, fléchirent sous son poids. D'un regard, elle vit autour d'elle un cercle de petits monstres, dont l'indescriptible duvet cachait à peine la chair nue. Qu'ils étaient grotesques et laids avec leurs becs grands ouverts, montrant des gosiers qui semblaient sans fond et impossibles à rassasier!

Le grand aigle-roi avait retrouvé sa compagne;

tous deux étaient sur un roc voisin surplombant leur aire. D'un œil calme ils regardaient au loin, austères et dignes, en monarques qui se sentent maîtres de leur royaume.

D'abord Kildine resta bien tranquille, singulièrement intimidée par ces oiseaux extraordinaires au milieu desquels on l'avait jetée avec si peu de cérémonie.

L'enfant ne les trouvait pas à son goût. Ils étaient vraiment trop laids et paraissaient trop affamés, trop gloutons avec leurs becs grands ouverts. S'enveloppant plus étroitement dans son manteau, elle le serra contre elle d'un geste de dédain en fronçant son royal nez avec un dégoût bien marqué. L'odeur du nid n'était guère agréable, et la princesse crut apercevoir çà et là, parmi les brindilles, des débris d'os et même des lambeaux de viande qui ne semblaient pas bien cuits.

Mais, puisqu'elle était forcée de rester là, mieux valait en prendre son parti et examiner les environs.

Elle se pencha et regarda en bas, mais se rejeta bien vite en arrière, prise d'un vague malaise : il n'y avait rien au-dessous d'elle, rien que le vide, noir, immense, incommensurable, infini. Kildine aurait bien voulu regarder encore ; tout de même, elle avait peur, cela lui donnait le vertige. Ce n'était pas un endroit pour petites filles, mais bien pour des êtres ailés, qui n'avaient pas besoin de sentir la terre ferme sous leurs pieds.

Au-dessus de sa tête, Kildine vit encore des rochers escarpés, lisses, défiant toute escalade. Pas la moindre mousse sous leurs parois dénudées.

Quelque chose ressemblant à un frisson traversa durant une seconde le corps de l'enfant et la fit trembler comme une feuille d'automne sur le point de tomber de la branche. Pourtant ce soupçon de peur se dissipa, et Kildine, ne trouvant rien de mieux à faire, se prit à haranguer ses hideux compagnons.

« Quel âge avez-vous? demanda Son Altesse royale, essayant de cacher le dégoût qui perçait dans sa voix. Vous paraissez très jeunes et très vieux à la fois. Vous pouvez bien avoir cent ans, ridés et maigres comme vous l'êtes. Êtes-vous vraiment les enfants de ces deux beaux aigles? S'il en est ainsi, vous auriez bien dû tâcher de leur ressembler davantage. Je ne les aime pas beaucoup; mais ils sont très beaux dans leur genre, leurs ailes sont magnifiques, tandis que vous avez l'air de ne pas en avoir du tout. Le duvet de vos têtes est la seule chose que j'aime, il paraît doux. Quand j'étais bébé, j'étais toute ronde et toute rose, toute propre, et je n'avais pas l'air comme vous d'un poulet mal cuit. Je ne crois même pas que vous puissiez voler, vous ne savez qu'ouvrir vos vilains becs... Voulez-vous les fermer! Je suis fatiguée de regarder au fond de votre gosier. Il se peut que vous ayez faim; mais, si vous êtes fâchés, je n'y puis rien, c'est peine perdue,

car ce n'est pas moi qui me suis transportée ici : c'est votre papa qui m'y a amenée, et je ne peux pas m'en aller, parce que je ne sais pas voler. Alors ne faites pas d'embarras et, s'il vous plait, fermez vos bouches, elles sont trop laides. »

Les aiglons ne répondirent point, ils continuèrent à bâiller. Kildine se détourna avec dégoût.

« Vous êtes vraiment trop ridicules, » dit-elle en fin de compte.

Et, pour tâcher d'oublier cette misérable compagnie, elle se mit à regarder devant elle, n'osant plonger ses regards dans le gouffre.

C'était tout un monde de rocs et de précipices, de gorges étroites, de vallées profondes, un monde de silence et de grandeur, loin de toute habitation. Un monde que bien peu d'enfants aient jamais vu.

La princesse eut une vague intuition de cette puissante beauté et, oublieuse un instant de son malaise, elle joignit ses petites mains avec la sensation d'être dans un temple. Alors, reprenant courage, elle regarda en bas.

Au-dessous d'elle, pareille à un épais duvet, flottait maintenant une masse de nuages dont les vapeurs montantes cachaient le terrible gouffre béant et recouvraient l'aspérité des rocs comme de grands coussins d'ouate. S'élevant de plus en plus, ils atteignirent la corniche où se trouvait l'enfant et commencèrent à s'insinuer autour de ses jambes,

à envelopper son corps et sa tête. Puis tout s'effaça devant ses yeux, même les vilains petits aiglons aux becs ouverts. Kildine se trouvait enveloppée par ces brumes mouvantes et restait bien tranquille.

Cela ressemblait à un songe étrange, et la petite despote ne savait plus trop ce qu'elle souhaitait. Tout était devenu irréel, nébuleux, mystérieux. Comme elle se sentait loin de ce qu'elle avait connu, aimé, possédé et souvent dédaigné! Était-elle bien Kildine, princesse royale? celle dont les moindres désirs avaient été des ordres? dont chaque fantaisie avait été écoutée? dont les indomptables colères avaient fait trembler tout son entourage? C'était Kildine, cette petite personne tremblante, perchée toute seule dans cet univers de rochers, assise dans un nid d'aigles, perdue dans les nuages, entourée d'aiglons aux becs béants? A coup sûr, ce devait être un rêve, ou bien c'était le monde renversé.

Être patiente et sage, ne point se plaindre, tout cela était bel et bon; mais combien de temps cette situation allait-elle durer? C'était plutôt pénible de rester là, un voile épais de brume autour de soi, sans rien voir, rien entendre, rien sentir que cette humidité pénétrante et une vague envie de pleurer. Personne, personne pour répondre à ses questions ou à ses plaintes. Ah! le petit jardin rond avec les tournesols, près du palais paternel, était sûrement un plus agréable séjour.

Alors Kildine, pour tuer le temps, récita de petites poésies qu'elle avait apprises et qui étaient restées accrochées à son cerveau paresseux, quoiqu'on n'eût jamais pu la convaincre autrefois de les dire à son papa. Puis, incapable de se rappeler autre chose, elle dit aussi ses prières. Elle les répéta bien des fois, d'une voix haute, qu'elle avait peine à reconnaître pour la sienne dans ce silence étouffant, et s'immobilisa de nouveau, écoutant de toutes ses forces si aucun bruit ne monterait vers elle. Son cœur battit plus fort, une grande angoisse l'envahit, angoisse qu'elle sentait prête à l'étouffer si ces terribles nuages ne se levaient pas.

Finalement, Kildine se mit à crier de toutes ses forces. D'étranges voix lui répondirent de tous les rochers environnants, et, à chaque cri, sa voix lui revenait cent fois répétée. C'était bien pire que le silence, et cela lui donnait la sensation d'être entourée d'ennemis. Folle de terreur, couvrant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots déchirants.

Quand elle leva les yeux, tout avait changé, les nuages s'étaient écartés par endroits, dévoilant des mondes nouveaux. Sur d'autres points, de larges rais de lumière traversaient l'épaisseur brumeuse comme des doigts lumineux, faisant jaillir des étincelles des rochers humides. Kildine oublia ses terreurs et se prit à contempler avec intérêt cette révélation nouvelle de l'ombre et de la lumière. Les

nuages se déplaçaient, s'élançaient, se confondaient, puis se divisaient, formant des dessins inattendus. Les uns semblaient donner la chasse à des esprits invisibles; d'autres s'éparpillaient, se faisaient de plus en plus diaphanes, se dissipaient en fumée, dévoilant le paysage, qui apparaissait tout à coup comme si un rideau avait été écarté.

Avant que Kildine se fût complètement remise de son angoisse, tout s'éclaira à nouveau : elle revit à leur place accoutumée les vilains aiglons et au-dessus, sur le rocher, l'impassible souverain des montagnes, sa compagne à ses côtés.

Dans son immense soulagement d'avoir échappé au brouillard aveuglant, Kildine, avec un cri de bienvenue et comme à un vieil ami, tendit les bras, ce qu'elle n'avait jamais fait encore, vers son ennemi d'autrefois. L'oiseau, répondant à son appel, vola vers le nid, écarta ses vilains oisillons et se posa près d'elle.

Avec un petit gloussement de plaisir, l'enfant se suspendit à son cou et balbutia des paroles à peu près dépourvues de sens, que le grand aigle écouta, ayant l'air de les comprendre. Puis, une fois de plus, il enleva la royale petite visiteuse et l'emporta juste au-dessus du gouffre béant, planant tantôt plus haut, tantôt plus bas, selon les montagnes qu'ils avaient à survoler.

Arrivés à une merveilleuse prairie couverte de

fleurs, le grand aigle atterrit et déposa son fardeau au milieu d'un paradis multicolore. Jamais Kildine n'avait vu endroit aussi beau. L'herbe était d'un vert d'émeraude, et des milliers de fleurs l'émaillaient de leurs nuances incomparables : le jaune et le bleu, le violet et le rouge, le blanc et l'orange y brillaient du plus vif éclat. Ce paradis de fraîcheur était entouré de montagnes sévères qui l'encerclaient de leurs barrières infranchissables et lui faisaient le cadre le plus grandiose que l'esprit humain pût imaginer.

La princesse était assise dans l'herbe fleurie, dont elle respirait à pleins poumons le parfum mêlé à l'air frais des hauteurs ; elle remplissait ses mains de fleurs merveilleuses et sa bouche de grosses fraises. Elle regarda son grand compagnon et lui sourit d'un sourire de gratitude.

C'était un endroit exquis, en vérité ; mais toutes les bonnes choses ont une fin, et, quand vint le moment de rentrer, le roi des montagnes enleva la princesse et la ramena au sommet de la tour qu'elle était forcée d'habiter.

Cette journée marqua une ère nouvelle dans la vie de Kildine. A dater de ce jour, le grand oiseau-roi fut son ami. Ce qui restait de dur au fond du cœur de l'enfant avait fait place à quelque chose de plus doux, et elle en éprouvait un réel contentement.

Kildine n'était pas encore une bonne petite fille, il s'en fallait de beaucoup ; mais elle était devenue

plus gentille, bien plus gentille. Les vingt et un aigles abaissaient sur elle des regards approbateurs, et un jour quelque chose de très joyeux, — et que je vous raconterai, — arriva à Kildine, quelque chose que je vais même vous dire tout de suite.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE V

QUELQUES semaines avaient passé, et Kildine, pendant plusieurs jours, avait été une petite fille bien sage, bien polie et bien aimable ; elle jacassait toute seule en supportant patiemment le silence de ses compagnons ailés.

La prisonnière prenait goût à certaines choses ; un rayon de soleil lui paraissait maintenant un bienfait, une joie dont on ne pouvait jouir tous les jours. Elle se mit à observer les formes des nuages, les contours et les couleurs des ombres qu'en flottant dans le ciel ils projetaient sur le marais. Elle attendait avec plaisir l'heure du crépuscule lorsque le soleil couchant répandait ses ors merveilleux sur les murs de la tour, reflétant ses derniers sourires dans l'eau stagnante des étangs. Kildine se montrait reconnaissante des douceurs de la brise, du parfum d'une fleur, même des repas parcimonieux qu'on lui servait.

Commençant à comprendre la beauté des étoiles, elle essayait en vain de les compter, et plus elle

regardait le ciel, plus elle en voyait surgir jusqu'à en avoir le vertige.

Elle avait pris l'habitude de broser ses vêtements et de les poser, bien pliés, à côté de son nid, lorsqu'elle allait se coucher.

La lune était devenue une amie. Souvent Kildine restait à la contempler, assise près de la petite fenêtre, s'imaginant parfois qu'elle était un visage souriant qui la saluait du haut des cieux. Bien des fois elle découvrait à sa surface des rivières et de singulières montagnes, si bien que l'enfant solitaire se mit à inventer des petits contes sur la planète lointaine, des histoires pleines de charme et de fantaisie, qui l'entraînaient tout doucement dans l'empire du sommeil.

Un matin, de bonne heure, Kildine était montée toute rose au sommet de la tour. Les aigles n'ayant pas encore paru, elle grimpa sur l'un des sièges de pierre et se mit à regarder le paysage du côté où s'étaient éloignés ses parents. Il lui semblait voir le doux visage de sa mère, le sourire las de son père, et soudain quelque chose tomba de ses yeux et scintilla sur la crête du mur comme une goutte brillante de rosée.

L'enfant mit son doigt potelé sur la larme et l'étendit en forme de croix : elle brillait comme un joyau. L'une après l'autre, d'autres larmes tombèrent, pareilles à des diamants qui tremblaient et reflétaient

les rayons du soleil. Cependant Kildine ne savait pas qu'elle pleurait.

Mais le vieil aigle, lui, le savait et, lorsqu'il se posa près d'elle, il avait compris que ce n'étaient plus là des larmes de colère. Alors seulement le roi des montagnes fut sûr que les souverains pourraient bientôt revenir chercher leur fille.

Aujourd'hui le grand oiseau voulait faire plaisir à Kildine; il avait pitié de son isolement et éprouvait de la sympathie pour le sentiment qui l'avait fait pleurer. Depuis sa visite aux aiglons, elle n'avait quitté la tour que par raison de propreté, pour quelques rapides promenades à la mer, déplacements que Son Altesse royale n'appréciait qu'à demi.

Maintenant les ennemis d'autrefois se tenaient tout proches. Kildine était perchée sur la crête du mur, dans une position plutôt périlleuse; mais n'avait-elle pas pris l'habitude de se pencher sur des profondeurs plus grandes lorsqu'elle fendait l'espace, tenue dans les serres solides de l'aigle? Aussi nul vertige ne lui faisait tourner la tête. Les autres oiseaux regardaient, impassibles en apparence; mais, depuis que Kildine s'était assagie, elle trouvait leurs regards moins durs et sentait, malgré leur tenue digne et silencieuse, qu'ils n'étaient pas absolument indifférents à ce qui pouvait faire son bonheur.

La journée s'annonçait belle, le ciel était bleu, si bleu!... Un ciel plein de promesse, et l'oiseau-roi

réfléchissait au genre de plaisir qu'il pourrait bien offrir à sa pupille.

Lorsqu'à la fin il l'enleva dans les airs, Kildine fut certaine qu'il l'emportait vers une aventure heureuse. Je ne sais combien de temps dura le vol, mais c'était loin, loin...

Les autres oiseaux suivaient : au-dessous d'eux, le paysage ne cessait de changer d'aspect, comme une carte immense qu'on déroulait au fur et à mesure. Lorsque Kildine sentit le froid sur ses jambes, elle vit qu'on descendait vers la terre et en fut contente, car, bien que devenue une très gentille petite fille, elle avait l'âme vraiment trop haut placée pour jouir d'une position dans laquelle sa dignité était chaque fois mise à une si rude épreuve. On toucha le sol. Enfin ! Où étaient-ils ?

Kildine regarda à l'entour. Rêvait-elle ? Ses compagnons emplumés l'avaient-ils conduite tout droit au jardin du paradis ? Elle se trouvait au milieu d'une splendeur fleurie, si vaste, si brillante et si merveilleuse, que nul rêve ne pouvait en donner une idée. L'enfant joignit ses petites mains, poussant des cris de joie, tandis que ses yeux brillants s'ouvraient grands comme deux étoiles, essayant d'embrasser toute cette magnificence.

Jamais elle n'avait vu de si belles fleurs. Sur d'étroits sentiers de marbre, elle courait dans le jardin, se penchant pour les respirer, pour les étreindre,

regardant leurs visages, touchant le velours de leurs pétales. Kildine ressentait un grand désir de s'y rouler comme un petit chien se roule dans l'herbe. Elle allait, attirée sans cesse par quelque couleur resplendissante, par quelque parfum délicieux qui semblait l'appeler comme une douce promesse de joies toujours nouvelles.

Il y avait tant de petits chemins, qu'elle ne savait lequel choisir; tous semblaient mener vers des endroits splendides, chacun ayant à dévoiler son mystère.

Soudain, elle aperçut, étroit ruisseau de lumière brillant sous ses pieds, un sentier doré éclairant sa figure de reflets lumineux, qui semblaient la changer en feu follet. Ses habits ternis redevenaient aussi étincelants, aussi beaux qu'au jour où elle avait quitté le palais; ses pieds semblaient chaussés d'or, et ses cheveux brillaient comme si les anges les avaient démêlés de leurs mains.

Le sentier tout droit conduisait à travers des parterres aux couleurs changeantes, et les fleurs qui le bordaient étaient les plus belles de toutes. Kildine traversa une allée de lis géants qui se penchaient au-dessus de sa tête, la regardant comme des amis vers qui elle revenait. Il y avait aussi des roses, des iris et des tulipes miraculeuses dont les pétales recourbés paraissaient des coupes pleines de lumière. A leurs pieds poussaient d'énormes violettes,

blanches, pourpres ou mauves, qui exhalaient un parfum tellement pur et doux, qu'elles semblaient pleines du souffle de Dieu. Kildine resta immobile, regardant autour d'elle.

C'était si beau que ses yeux ne lui suffisaient pas pour tout contempler à la fois. Le sentier doré la conduisit à un lac si bleu, que le ciel avait l'air d'y être tombé. L'eau était couverte de nénuphars aux calices largement ouverts que le soleil faisait briller tels des étoiles d'or. Un minuscule pont en tuiles bleu paon l'invitait à passer dans une petite île toute verte, posée comme un joyau dans tout ce bleu.

Kildine se retourna pour voir si ses compagnons la suivaient; mais elle ne put découvrir nulle part leurs sombres silhouettes. Ici, tout n'était que lumière, couleur, éclat. Dans un rêve, l'enfant avançait sur le pont d'azur, et les nénuphars la regardaient, étonnés de la voir passer.

Maintenant elle était dans un pré, au milieu d'un bois de rosiers aux fleurs toutes dorées et orangées, de la couleur du soleil. A ses pieds, les fleurs aussi étaient jaunes, et tout resplendissait d'un éclat merveilleux. Au centre, dans un nid de pensées couleur de safran, était blotti un cygne d'un blanc de neige, un cygne si blanc, si lumineux, qu'il aurait pu être fait d'un rayon de lune. Ses jolies plumes étaient toutes brillantes, son bec pareil à de l'ivoire, et, sur la tête, il portait une petite couronne.

L'oiseau regarda la princesse avec des yeux brillants comme des diamants noirs ; mais Kildine avait perdu l'usage de la parole!... Elle se sentit très misérable dans ses vêtements poussiéreux, chiffonnés, et soupira amèrement en songeant à ses belles robes qui l'auraient fait paraître dans un attirail plus digne devant cet être immaculé. Puis, se souvenant un peu tard des exigences du protocole, tenant un pan de sa robe dans chaque main, Kildine fit une belle révérence.

Le cygne répondit au salut par une ondulation sinieuse de son col, puis, ouvrant le bec, poussa un cri étrange, auquel répondirent d'autres cris.

L'air vibra d'ailes blanches battant parmi les roses, la forêt en fleur s'emplit d'un nuage blanc, et, en un immense cercle, les cygnes se groupèrent autour de leur reine, comme une guirlande de fleurs géantes tombées du ciel.

Kildine, toute rose dans ses vêtements écarlates, se tenait silencieuse au milieu d'eux, presque effrayée, se demandant si l'un d'eux allait parler. Ses grands yeux regardaient autour d'elle avec inquiétude. Puis, très poliment, elle s'enquit du lieu où elle se trouvait.

Un grand battement d'ailes fut la seule réponse obtenue. C'était une véritable tempête de neige.

« Si c'est là toute leur conversation, pensa Kildine, alors le plaisir sera plutôt médiocre. »

Comme répondant à sa pensée, une petite voix perçante sortant de l'herbe dit :

« Oh ! non, princesse, ce ne sera pas médiocre. »

Et Kildine, regardant à terre, aperçut un petit homme vaporeux comme un panache de fumée grise, à peine visible dans la splendeur des fleurs jaunes.

« Je n'ai rien dit, protesta Kildine.

— Mais vous avez pensé quelque chose, répondit l'ombre.

— Ça ne vous regarde pas, rétorqua Kildine.

— Tout me regarde, ricana le petit homme. Je sais tout ce qui vous concerne. Je sais aussi où vous avez caché la couronne de votre père, pourquoi vous avez été enfermée dans une tour et pourquoi l'on vous a amenée ici aujourd'hui.

— Pourquoi ? dit Kildine.

— Parce que Son Altesse royale est en train d'apprendre de meilleures manières, s'esclaffa l'horrible petit homme.

— Ne soyez pas impoli, cria Kildine.

— Ne soyez pas colère, maugréa le petit homme.

— Allez-vous-en ! dit Kildine.

— Allez-vous-en vous-même, vociféra le petit homme.

— Je n'aime pas les gens grossiers.

— Alors vous ne vous aimez pas vous-même, pouffa l'ombre.

— Pourquoi êtes-vous ici? dit Kildine, faisant mine d'ignorer le sens de ces dernières paroles.

— Parce que je suis le grand maître des cérémonies de la cour de la reine Flutanda, le plus blanc parmi les cygnes blancs, dit le petit homme.

— Alors, voulez-vous dire à Sa Majesté que son jardin est très beau, dit Kildine, essayant d'être digne comme il convient à une princesse.

— Elle le sait mieux que vous, taquina le petit homme.

— Mais il faut bien que je lui dise quelque chose! s'écria Kildine indignée.

— Alors, trouvez quelque chose de plus intelligent, fut la réponse.

— Mais je ne suis pas intelligente, pleurnicha la petite fille.

— Tant pis pour vous.

— Si vous étiez à la cour de mon père, on vous mettrait à la porte, assura Kildine, dont la colère montait comme autrefois. Tous les gens qui le servent obéissent toujours à ses ordres, et quand j'étais à la maison, ils m'écoutaient et me faisaient de profondes révérences, accomplissant aussitôt mes moindres désirs. Certains d'entre eux se courbaient si bas, que je croyais qu'ils allaient se casser en deux; il y en avait que je n'aimais pas et je ne leur disais pas toujours des choses agréables. Mais, à présent que je vous vois, je comprends combien ils

étaient gentils, car vous, vous êtes odieux!... »

Et une lueur inquiétante s'allumait dans les yeux de Kildine.

Le petit homme se mit à danser et à rire en se tenant les côtes; il riait tant, qu'on eût pu croire qu'il allait éclater. Sa barbe grise balayait les fleurs, et ses petites jambes maigres étaient si souples, qu'il les passait souvent par-dessus sa tête. Il s'agitait comme un lambeau de brouillard gris chassé par le vent.

Kildine s'exaspérait, mais elle n'était pas princesse pour rien. Levant la tête, son nez très haut, elle passa dédaigneusement à côté de ce trouble-fête, allant tout droit à la reine Flutanda, lui disant de sa plus douce voix :

« Chère reine, votre jardin est ravissant, vos fleurs sont les plus exquises que j'aie jamais vues, elles sont plus belles encore que celles du jardin du roi mon père; car, bien que mes vêtements soient plutôt râpés, je suis une princesse. Je viens de faire un long voyage, aussi ma robe est un peu défraîchie. Mais, ne vous en déplaise, chère reine, votre chambellan est très impertinent, et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais mieux m'en aller dans une autre partie du jardin. »

La reine regarda l'enfant avec bonté et, agitant doucement les ailes, se leva avec lenteur de son nid. Aussitôt tous les autres cygnes émergèrent des

fleurs jaunes, et Kildine, au milieu d'une masse mouvante de plumes immaculées, se vit entraîner vers le bord de l'eau. Quand on atteignit le lac, au moment de s'embarquer, un des grands cygnes vint s'offrir à l'enfant, qui prit place sur son dos. Un mince cordon de soie lui servait de bride. A ses côtés voguait, toute blanche, Flutanda, au col souple et gracieux, sa couronne brillant sur sa tête comme une étoile.

Sur l'eau chatoyante, les cygnes glissaient à travers les rangées de lis, et derrière eux nageaient d'autres cygnes, longue escorte éblouissante, cour digne d'une reine. Kildine reposait sur un siège moelleux au milieu des plumes, et les nombreuses fleurs s'inclinaient sur son passage. Les ondes murmurantes agitaient leurs longues tiges flexibles, aucune n'était immobile, et toutes se penchaient pour rendre hommage à leur souveraine.

Kildine oubliait que ses vêtements étaient sans éclat. Elle portait très haut la tête et, ne pouvant se voir, se figurait être dignement parée pour ce voyage parmi des beautés sans pareilles. Elle saluait à droite et à gauche avec une parfaite dignité, comme si toutes les fleurs inclinées eussent été la foule de la capitale paternelle. De fait, Kildine commençait à se sentir très importante, lorsque tout près d'elle une petite voix stridente la tira soudain de son rêve :

« Vous n'avez pas besoin de vous donner de tels airs, dit son agresseur; vous semblez un grain de poussière sur une nuée de Dieu. Ne soyez donc pas si hautaine et si fière! »

Kildine abaissa les yeux et vit, naviguant à ses côtés sur un gros canard, l'ombre détestée et grimaçante.

« Je vous croyais resté en arrière.

— Je ne reste jamais en arrière.

— Qui prétendez-vous être ici? demanda la princesse avec hauteur.

— Je ne prétends pas, je suis...

— Quoi?

— Quelqu'un qui dit la vérité. Library Cluj

— Est-ce que la vérité est toujours aussi désagréable?

— Ça dépend.

— De quoi?

— De celui qui l'écoute.

— Vous dites des bêtises, dit Kildine.

— Que non. Mais c'est chose bien connue que les princes n'aiment pas la vérité: ils l'entendent si rarement! Lorsqu'ils l'entendent, elle leur paraît comme une personne qui aurait oublié de se vêtir. Vous croyez être quelque chose de très spécial parce que vous avez « Son Altesse royale » devant votre nom. Mais vous n'y avez aucun mérite, et cela ne vous a pas empêchée d'être une petite fille si

méchante, qu'on a dû vous enfermer dans une tour sous la garde de vingt et un aigles, jusqu'à ce que vous ayez appris à vous bien conduire. Vous croyez que le monde entier a été créé pour votre bon plaisir, pour que vous puissiez donner des ordres à tort et à travers et tourmenter votre entourage. Mais les aigles vous ont appris une autre chanson. »

Un moment Kildine garda le silence; ses lèvres rouges frémissaient; elle sentait une brûlure sous ses paupières, et sa gorge se serrait. Le beau lac lui parut moins bleu, moins beaux les nénuphars. Elle en oublia presque qu'elle voguait sur de douces plumes blanches, la fée Flutanda à ses côtés, et, ne trouvant rien de mieux, dit :

« J'aime beaucoup les aigles.

— C'est la seule chose sensée que vous ayez exprimée jusqu'à présent, glapit le petit homme. Nous allons bientôt commencer à nous entendre. Si vous êtes sage, je vais demander à la reine de vous montrer ses trésors: »

Affairé, le petit gnome dirigea son canard du côté de Flutanda, qui pencha vers lui son joli cou et parut l'écouter.

Kildine ne pouvait comprendre comment une aussi belle créature tolérait auprès d'elle un petit homme tellement grossier et vilain; mais il y avait encore bien des choses que Kildine ne comprenait pas.

Un long chuchotement s'engagea entre le cygne et l'ombre agressive; mais Kildine n'essaya pas d'écouter : elle contemplant l'extraordinaire beauté du lieu. Les plantes du lac avaient disparu; les cygnes voguaient maintenant sur des ondes si vertes, si transparentes, qu'elles semblaient de cristal. En abaissant son regard, Kildine pouvait voir sous l'eau tout un monde nouveau, un monde mystérieux d'attrayante splendeur. Il y avait des fleurs inconnues, de petits sentiers secrets; on croyait apercevoir des palais submergés, des cathédrales de couleurs féeriques qui paraissaient taillées dans des pierres précieuses.

D'énormes buissons de corail, éventail de délicate dentelle rose, poussaient là, et, à travers leurs branches, nageaient des poissons argentés, glissant çà et là comme des rais de lumière. En levant les yeux, elle voyait de chaque côté du lac des arbres pareils à des saules pleureurs, traînant leurs branches à la surface de l'eau. En guise de feuilles, ils portaient des touffes de fleurs blanches parfumées, ressemblant à du givre après une nuit brumeuse.

Ayant atteint le rivage le plus éloigné, Kildine marcha entre Flutanda et le nain-fantôme vers une grotte qui s'ouvrait devant ses regards émerveillés comme la porte d'un paradis.

L'enfant y pénétra, et soudain ses pieds s'enfoncèrent dans un tapis de primevères couvrant tout le

sol; puis ce furent, serrées l'une contre l'autre, des violettes odorantes, d'un violet intense.

Des parfums exquis emplissaient ce lieu : Kildine marchait aussi légèrement que possible, de crainte d'écraser la délicate splendeur de ce parterre fleuri, qui semblait baiser ses pieds au passage. Bientôt elle atteignit une caverne ronde et voûtée, d'une blancheur et d'un éclat de neige cristallisée; le sol était émaillé d'une masse de gentianes bleu saphir, plus bleues que tout ce que Kildine avait jamais vu. Au centre, une guirlande de roses d'un blanc laiteux formait un nid accueillant. Avec une incomparable dignité, Flutanda y monta, s'assit au milieu, et toutes les roses se pressèrent autour d'elle, comme si chaque fleur était fière d'entourer sa reine.

Les autres cygnes qui avaient suivi en un long cortège, formèrent un grand cercle le long des parois de la grotte. La princesse resta seule devant la reine, son bourreau à côté d'elle. Flutanda plongea son bec dans les roses et en tira une clef d'or. D'un mouvement souple, étendant son long cou, elle laissa tomber la clef dans la main du nain. Celui-ci fit signe à Kildine de le suivre et s'éloigna en gambadant parmi les fleurs, comme un esprit malin lâché en liberté.

Kildine n'avait pas envie de le suivre. Elle le fit pourtant, sentant qu'il le fallait; mais son cœur était plein de rancune contre ce grossier petit

homme à la langue si acérée. Il ouvrit une porte étroite dissimulée dans l'un des murs de la crypte. Prise de curiosité, Kildine y glissa un coup d'œil furtif. Dans les ténèbres, elle n'aperçut d'abord que des étincelles lumineuses, brillant sur le sol comme des étoiles. Le petit homme lui fit signe de venir plus près de lui. Oubliant son ressentiment, elle le rejoignit et regarda autour d'elle.

Elle se rendit bientôt compte qu'elle se trouvait dans une seconde grotte plus petite, éclairée de l'étrange lueur bleue des nuits d'Orient. Par terre, il y avait d'énormes coquilles de nacre, pleines de diamants, de diamants si gros et si étincelants, qu'ils semblaient de petites lumières d'où sortaient des rayons allongés comme ceux du soleil.

« Puis-je y toucher ? murmura Kildine.

— Oui, vous le pouvez, » répondit le lutin.

Kildine se baissa et prit dans ses doigts tremblants les gemmes merveilleuses. L'enfant et le gnome, oublieux un moment de leur antipathie réciproque, se penchèrent sur les trésors lumineux, et leurs deux visages furent inondés de clarté. Kildine était accroupie, son ennemi si près d'elle, que son bonnet pointu lui chatouillait presque le nez.

« J'en ai encore d'autres à vous montrer, chuchota le petit homme avec vivacité. Remettez ces diamants à leur place, car ceci est un monde de mystère, et venez... »

Dans sa hâte, il saisit la main de Kildine, et son contact était humide et doux comme le brouillard. A l'aide de sa grande clef, il ouvrit une autre porte et ils passèrent dans une petite salle ronde tout en or. Du mur et des plafonds pendaient de longs chapelets d'émeraudes, telles d'énormes gouttes d'eau verte pétrifiée. La princesse courait parmi ces trésors et les palpait avec ravissement. Sitôt que l'enfant les caressait, de mystérieuses ondulations les rendaient pareils à de longs serpents verts et, tandis qu'ils oscillaient doucement, un feu étrange en émanait.

« Avançons, » murmura Kildine.

Elle ne se sentait pas tout à fait à son aise.

Avec un rire étouffé, le nain ouvrit une autre porte donnant sur une nouvelle salle. Celle-ci était tout en marbre noir, éclairée par une douce lumière qui tombait du plafond. Autour des parois étaient alignées des tables étroites; sur les tables, d'innombrables coupes de cristal semblaient pleines du jus vermeil des framboises. Mais, en se haussant sur la pointe des pieds, Kildine s'aperçut qu'elles contenaient une prodigieuse collection de rubis énormes et brillants, une vraie joie pour les yeux. Ses petits doigts y plongèrent; les pierres roulèrent sur ses paumes comme des groseilles de dimensions gigantesques.

Kildine, haletante de plaisir, eût souhaité d'en

emporter quelques-unes, car elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

« Non, non, cria le lutin, lisant dans sa pensée. Non, les rubis ne sont pas pour les petites filles, surtout pour des petites filles qui ont besoin de vingt et un aigles pour les tenir en respect. Venez vite, nous avons autre chose à voir. »

Kildine avait envie de lui lancer une réponse insolente, mais n'en eut pas le temps. Le petit homme l'entraînait vers une autre porte, et, cette fois, ils pénétrèrent dans une longue galerie toute en pierres. Dans le mur, de chaque côté, de petites niches étaient creusées, pareilles à des autels, et dans chacune d'elles s'élevait un monceau scintillant de pierres précieuses.

Kildine marchait dans un songe, courait d'un côté à l'autre, regardait, touchait, palpa tout, avec des exclamations de joie. Que tout cela était merveilleux ! Il y avait là, brillant de couleurs impossibles à imaginer, même en rêve, des opales, des turquoises, des pierres de lune et de soleil, des améthystes, des topazes, des sardoines, des chryso-prases, des agathes, des onyx, des saphirs, des aigues marines, des béryls et des chalcédoines. La galerie s'étendait devant elle pleine de promesses, révélant à chaque pas des trésors nouveaux, jusqu'à ce qu'enfin le petit homme ouvrit encore une porte, amenant ainsi Kildine dans une spacieuse salle de marbre d'un gris de nuage.

Au centre se trouvait un bassin carré, dont l'eau était transparente comme celle d'un glacier, et, à sa joie, elle vit Flutanda à la surface, sa couronne sur la tête, accompagnée de vingt de ses plus belles suivantes. Mais ce n'était pas tout : rangée plus sombre, autour du bassin limpide, se tenaient ses amis les aigles, — car, à présent, ils étaient devenus les amis de Kildine. Avec un petit cri de joie, elle courut à l'oiseau-roi, qui leva sa noble tête et la regarda de ses yeux perçants. L'enfant jeta les bras autour de son cou, puis, avec grand intérêt, se mit à suivre les mouvements de Flutanda.

La reine, plus blanche que neige, glissait au fil de l'onde, plongeait dans l'eau son long col et l'en retirait, portant chaque fois dans son bec une perle ronde, d'un orient admirable. Nageant alors jusqu'au bord du bassin, elle laissait tomber la perle dans une coupe de jade déjà à moitié pleine, semblable à un lotus féérique aux pétales incurvés.

Ses compagnons se livraient à la même occupation ; la coupe de jade s'emplissait peu à peu d'un inestimable trésor.

Fascinée, Kildine regardait Flutanda voguer au gré des flots ; elle demeurait surprise de voir que la petite couronne ne tombait pas de sa tête. Y avait-elle donc poussé ? Le lutin d'ombre était assis auprès de la coupe ; ses pieds pendaient dans l'eau qu'ils

frappaient à petits coups, faisant jaillir dans l'air des gouttelettes diamantées.

Un charme mystérieux remplissait l'espace. Ce n'était ni le jour, ni la nuit ; l'éclairage était doux et vague, la vaste salle avait la couleur des ailes des pigeons gris ou des brumes estivales. Kildine croyait rêver. Prise de sommeil, elle se blottit tout contre le grand aigle. Les mouvements silencieux et ondoyants des cygnes lui faisaient l'effet du balancement d'un invisible berceau ; ses yeux commençaient à se fermer. Elle ne savait plus très bien où elle était.

A ce moment, il lui parut que la reine Flutanda nageait de son côté et posait une jolie perle blanche dans sa main. Puis elle crut entendre un rire strident, qui ne pouvait sortir que du gosier de l'affreux petit homme, et elle eut la vision nébuleuse de ses gambades sur le dallage de marbre, de ses jambes, de ses bras tournant en cercle comme les ailes d'un minuscule moulin à vent. Puis plus rien... Kildine s'était profondément endormie.

Comment la princesse revint au sommet de sa tour, elle n'en sut jamais rien. Vaguement, elle se revit flottant au milieu des nuages ; le jour mourait par degrés dans le ciel. En s'éveillant, il lui sembla voguer là-haut parmi les étoiles qui la fixaient de leurs yeux scintillants. Mais voilà qu'elle se retrouvait une fois de plus dans sa prison, sa main étrei-

gnant une grosse perle ronde, la perle que Flutanda lui avait donnée tandis que l'affreux petit homme se tordait de rire.

Et la perle lui prouvait que toute son aventure n'avait pas été un songe.

Mais, à présent, j'ai quelque chose d'autre à vous raconter.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

CHAPITRE VI

LE roi était assis près de la fenêtre, un gros livre sur ses genoux. La journée était chaude; les pensées de Sa Majesté erraient, lointaines. Il ne pouvait prendre aucun intérêt aux sages paroles qu'il lisait. Les soucis de l'État pesaient lourdement sur sa royale tête blanche. A maintes reprises, il soupira tristement et, croisant ses mains sur les pages du livre, regarda dans le jardin.

Les oiseaux pépiaient, racontant leurs petites histoires; mais, dans tous les sons que percevait le roi, il n'entendait que ce nom aimé : « Kildine! » Sur la terrasse, le clapotis de la fontaine murmurait : « Kildine! » Et quand la douce brise estivale agitait les feuilles des arbres, elles aussi semblaient répondre : « Kildine! Kildine! »

Le vieillard se leva; le lourd volume tomba à terre, froissant sous son poids les feuillets précieux. Le roi sortit sur la terrasse; le soleil dardait ses rayons sur sa tête, éclairant son visage triste et vieilli, révélant chaque ride, chaque trait creusé par le souci.

Lentement, il descendit les degrés de marbre qui conduisaient au jardin; son manteau de pourpre balayait avec mollesse chacune des marches, traînant derrière lui, comme un vieux courtisan lassé de sa charge quotidienne. De toutes parts, dans les multiples voix de la nature, le pauvre père croyait entendre résonner le nom de Kildine.

Depuis quelques semaines, les souverains éprouvaient un désir presque intolérable de revoir leur fille; mais, regardant cette faiblesse comme indigne de leur rang, le roi et la reine s'évitaient, afin de ne point se révéler leur tourment.

La reine Gunara restait assise parmi ses femmes, filant, ainsi qu'il convient à toute vraie reine. Une à une, les larmes tombaient de ses yeux en un si grand nombre, qu'elles formaient un mince ruisseau glissant sur le parquet vers la porte ouverte comme une couleuvre d'argent.

La reine le suivait des yeux. Son seul désir eût été que la petite rivière s'allongeât tant et tant, qu'elle atteignît enfin les pieds de Kildine, la méchante Kildine,... sa fille unique,... si loin d'elle!...

Toutes les dames de la cour tenaient les yeux baissés sur leur ouvrage; mais si nombreux étaient leurs soupirs, qu'une brise légère semblait passer dans la chambre.

Ne trouvant pas de consolation au jardin, le roi avait regagné ses appartements. Le docte volume

gisait toujours par terre, abandonné, froissé. Les affaires de l'État cherchaient en vain, par leurs papiers dédaignés, à attirer l'attention du vieux monarque; la plume avec laquelle tant de décrets avaient été signés reposait patiemment sur la table, dans l'attente d'un jour meilleur.

Le roi, immobile dans son fauteuil, contemplait les nuages qui passaient dans le ciel quand, soudain, une grande ombre obscurcit la fenêtre.

Avec un puissant battement d'ailes, un aigle immense se posa sur le rebord. Son corps oscilla une ou deux fois avant de se fixer, puis s'immobilisa autant que le roi lui-même, et les deux monarques se regardèrent en égaux, sans échanger une parole.

Mais, que tenait dans ses serres le majestueux oiseau? Quelque chose de rond et de brillant, quelque chose qui scintillait au soleil d'un éclat aveuglant. Le vieux roi rêvait-il? Voyait-il juste?... Était-ce bien là sa couronne?

D'un pas chancelant, le pauvre père quitta sa chaise et s'approcha du visiteur inattendu; ses doigts tremblaient en touchant le trésor perdu, après lequel il avait si profondément soupiré. En vérité, c'était sa couronne, la couronne que Kildine lui avait volée par ce triste matin, il y aurait bientôt une année.

L'aigle desserra son étreinte. Accablé d'émotion, le roi se retrouva en possession du cercle symbolique sans lequel il s'était senti si amoindri. Le

vieillard solitaire posa sur son front le trésor recouvert, se redressa de toute sa taille et, du coup, grandit à la hauteur de la tâche qui lui incombait. Les plis fatigués de son manteau reprirent des lignes plus rigides, l'étoffe sembla pendre moins mollement, et quand Sa Majesté se mit en marche, afin d'appeler son épouse pour lui faire part de sa joie, le bruissement du velours sur le parquet était plein de son importance d'autrefois.

Les « Oh ! » et les « Ah ! » de la reine Gunara remplirent la chambre d'un bruit joyeux. Les mains jointes, elle alla au-devant de l'aigle taciturne et l'accabla de remerciements. Un flot de paroles jaillit de ses lèvres. Que de questions ! Que d'exclamations de joie ! Quel besoin avide de savoir !...

Le nom de Kildine résonnait dans toutes ses phrases comme l'appel du printemps. Comment pourraient-ils la ramener ? Était-elle bien portante ? Heureuse ? Sage ? Corrigée ?...

Mais sa joie se transforma vite en crainte, une angoisse mortelle envahit son âme. Était-elle malade ? En danger ? Morte ?... Et, levant les bras au ciel, la reine Gunara se mit à pousser des lamentations aiguës. Elle faisait un tel vacarme, que ses dames accoururent en foule dans la chambre. Pareilles à un troupeau d'oies, elles se massèrent autour d'elle, geignant, piaillant, jacassant, glapissant, ne comprenant pas la raison de tout ce

bruit, mais chacune brûlant du désir de montrer sa sympathie et son zèle; toutes s'évertuant à se dépasser l'une l'autre dans leurs manifestations d'amour et de dévouement. Elles poussaient de telles clameurs, qu'aucune ne pouvait entendre ce que disaient les autres, et la reine, accablée par tant de zèle, fut bien près de défaillir.

Le roi, déconcerté, regardait impuissant. Mais, quand il vit que la reine allait s'évanouir, pris de panique, il agita sa sonnette, appela ses serviteurs à son aide, et alors la salle prit l'aspect d'un océan multicolore.

Sur le rebord de la fenêtre, l'aigle, perché immobile et silencieux, restait étonné de l'étrange folie qui s'était emparée de la cour. Il attendait avec patience le moment où le calme se rétablirait.

On n'a jamais su comment le monarque des cimes fit comprendre au roi des plaines que l'enfant royale régénérée pouvait enfin être ramenée de son exil, sans aucun risque pour la dignité et la paix de la cour.

D'une façon ou d'une autre, cette nouvelle fut annoncée, et apparemment comprise, car, un beau matin, Kildine, qui, du haut de sa tour, regardait sans aucun plaisir le paysage marécageux qu'elle n'avait que trop vu, découvrit tout à coup dans le lointain une ligne mouvante et bariolée qui cheminait vers elle à travers la plaine.

D'abord elle pensa que c'était un monstrueux serpent venant la dévorer. Son cœur battit bien fort, tout royal qu'il était, et elle souhaita la présence des aigles, qui certainement ne permettraient à aucune vilaine bête d'attaquer l'enfant confiée à leur garde. Mais la ligne grossissait à vue d'œil. Kildine vit un cortège de cavaliers chevauchant en zigzag à travers les marais et choisissant avec soin leur chemin sur le terrain bourbeux.

Une grande agitation s'empara d'elle. Elle courut, dansa en rond autour de la terrasse, battit des mains, cria de plaisir. Elle esquissa même une culbute, semblable ainsi, l'espace d'un moment, à une grand fleur rouge renversée. Puis soudain, avec un petit mouvement de coquetterie, elle s'arrêta et essaya d'arranger ses vêtements chiffonnés, de lisser ses boucles emmêlées, de secouer la poussière de son manteau. Avec une moue désolée, elle considéra l'aspect misérable et râpé de ses atours, ses pieds nus, son manteau déchiré, sa robe tachée, fripée, déteinte. En vérité, elle devait avoir l'air d'une petite mendiante plutôt que d'une princesse royale.

Est-ce que ses parents la reconnaîtraient? (Kildine ne doutait pas qu'ils ne fussent en tête du cortège.) Ou la prendraient-ils pour une autre petite fille? Oh! ce serait trop horrible!

A cette pensée, Kildine fut prête à pleurer. Mais

il ne s'agissait pas d'avoir des yeux et un nez rouges en ce grand jour, et il fallait chasser toute pensée attristante. D'un mouvement vif, elle grimpa sur l'un des sièges et de là se hissa sur le mur, dans cette position vertigineuse et risquée dont elle avait pris l'habitude.

On distinguait parfaitement les différents cavaliers. Elle commença à les compter ; mais son arithmétique, très limitée, ne lui permit pas d'aller au delà de dix. Elle ne pouvait pas encore reconnaître leurs visages ; mais sur la tête de l'un d'entre eux quelque chose brillait d'un éclat merveilleux.

Qu'était-ce donc?... Oh ! la couronne de son père ! Dieu merci, il l'avait retrouvée. Et Kildine de battre des mains. C'était trop beau pour être vrai.

De tous ses méfaits, cet acte était celui qui avait pesé le plus lourdement sur sa conscience. Elle avait toujours été hantée par la vision de la triste tête blanche dépouillée de l'ornement qui, faisant pâlir les plus précieux joyaux de la cour, la distinguait de son pompeux entourage.

A côté du roi brillait encore autre chose : donc sa mère portait aussi l'insigne suprême de la royauté, afin d'être dignement parée pour ce jour d'action de grâce.

Kildine se sentait de plus en plus agitée. A vrai dire, c'était un moment solennel. Dans son désir de prouver dès le premier moment sa complète conver-

sion, elle se laissa glisser au bas du mur et s'exerça à faire la révérence. Cette révérence alla se perfectionnant jusqu'au plongeon le plus profond. Alors, satisfaite du résultat, Kildine regrimpa à son poste d'observation.

A sa grande joie, elle découvrit que le cortège se rapprochait rapidement, si bien qu'à présent elle pouvait reconnaître sans peine le destrier de son père et le palefroi blanc de la reine Gunara, et derrière, — ô joie! — son petit poney bai, conduit par un groom en pompeuse livrée.

Mais qui venait ensuite?... A qui cette opulente silhouette débordant de la selle et dont le cheval avait été choisi dans la race imposante des percheurons, pour supporter le poids confié à son dos? Était-ce bien la grosse dame Bouffie, sa vieille nourrice, que la mauvaise conduite de Son Altesse royale avait éloignée de la cour?

Kildine battit des mains. Sans nul doute, ce jour serait celui de la réconciliation; une nouvelle page de sa vie commençait.

Dans son exaltation, elle avait la sensation d'avoir grandi comme si les vertus récemment acquises avaient étiré sa royale personne jusqu'à en faire un être nouveau, d'une importance sans précédent. Certes, c'était une émotion imprévue et bien agréable que d'être bonne. Il lui semblait que son visage resplendissait de fraîcheur, de beauté, que ses cheveux

devenaient toujours plus bouclés et plus brillants. Est-ce que tous, même dame Bouffie, s'apercevraient de cette transformation? Même les deux robustes officiers, ceux qui avaient été obligés de la maintenir pendant ce voyage qu'elle eût tant voulu oublier?

L'émoi de Kildine prenait de telles proportions, qu'elle en était mal à l'aise. Pensez donc, elle pourrait de nouveau parler à quelqu'un qui lui répondrait! Et quel serait leur étonnement en entendant les mots aimables qui sortiraient de sa bouche!

Oh! s'ils pouvaient seulement arriver! Si les chevaux pouvaient aller plus vite! Si, du moins, son papa mettait son coursier au galop!... Mais, alors, peut-être sa précieuse couronne ne tiendrait pas sur sa tête! Mon Dieu! mon Dieu! qu'il était difficile d'être patient! Comment contenir cette excitation? Pour sûr elle en serait malade?

De nouveau elle se remit à sa toilette, lissant ses boucles, s'agitant pour se rajuster. L'éclat brusque d'une trompette la fit tressaillir. Il y eut un claquement d'ailes, et les vingt et un aigles au grand complet se posèrent à leur place accoutumée. Un bruit de voix nombreuses au pied de la tour, le grincement d'une porte qui s'ouvrait, des pas sur l'escalier, le tintement du métal sur la pierre, et alors, alors... Kildine tomba dans les bras câlins de son père, puis dans ceux de sa mère, pour se trouver enfin encore plus fortement étreinte par dame Bouffie, dont les

exclamations et les soupirs se répercutaient en écho sur les murs sonores.

Jamais les aigles solennels n'avaient été témoins d'une pareille émotion, jamais la vieille tour n'avait contenu tant de joie. Ce n'étaient que baisers, rires, poignées de mains, froufrous soyeux, cliquetis d'éperons, paroles, exclamations, saluts et révérences, larmes même!

Au milieu de la fièvre universelle, Kildine sautillait deci delà, petit oiseau au plumage éclatant, et chaque fois qu'elle passait devant dame Bouffie, celle-ci l'agrippait au passage, la serrait contre son ample poitrine, et chaque fois, l'enfant avait la sensation d'être tombée dans un plat de gélatine.

Ces exubérantes manifestations de joie lui donnaient un peu chaud; elle commençait à en avoir assez, quand sa mère l'appela près d'elle. Après quelques chuchotements, quelques rires étouffés avec la vieille nourrice, la princesse fut mystérieusement conduite à la petite chambre d'en bas. Là où elle avait passé tant de nuits solitaires, les deux femmes en extase l'habillaient d'une robe merveilleuse sortie d'un paquet dissimulé sous la mante de dame Bouffie.

La robe était rose et or, telle une aube estivale; les souliers où se glissèrent les petits pieds nus étaient entièrement brodés de minuscules perles. Sur ses épaules, elles fixèrent un manteau gris

comme un nuage du soir, et, dans sa chevelure bouclée, posèrent une guirlande de roses sauvages, aussi fragiles et parfumées que la brise fugitive.

Il serait vraiment superflu de répéter tous les mots de tendresse dont fut accablée Kildine, comparée successivement à une fleur, à une fée, à un ange de Dieu. On lui dit que ses cheveux étaient une merveille, que ses yeux ressemblaient à des étoiles et que, seuls, les saints du paradis pouvaient être dignes de lui baiser la main.

Kildine n'était pas sûre de se réjouir des diverses phases de sa toilette; il y avait trop de coups de peigne dans ses boucles emmêlées, trop de savonnage et de frictions sur les taches négligées, — les rares bains dans la mer lointaine n'avaient pas enlevé toutes les flétrissures de sa peau délicate. Désolant, en vérité, l'état de son linge! Dame Bouffie pensa s'évanouir en apprenant que, depuis bientôt une année, Kildine ne s'était jamais servie de savon.

Ce matin-là, la petite princesse comprit le sens de l'adage : « Il faut souffrir pour être belle. » Mère et gouvernante, s'oubliant elles-mêmes, polissaient, brossaient, peignaient, lavaient, comme s'il se fût agi d'un poney de prix qu'on se préparât à exposer. La pluie de baisers qui tombaient sur la pauvre petite chassa presque ses vertus nouvellement acquises. Kildine, en vérité, était près de perdre patience comme aux jours d'antan.

Mais aussi, quel merveilleux résultat quand Son Altesse royale fut prête ! Un tonnerre d'applaudissements la salua quand sa mère la ramena en triomphe au sommet de la tour. Kildine, se souvenant des résolutions prises pendant la solitude, s'éroula dans une révérence si profonde, que nulle dame de la cour n'aurait pu en atteindre la perfection. Non, même pas après des années d'étude.

Leurs Majestés saluèrent en signe d'approbation, les dames plongèrent à leur tour, les officiers firent le salut militaire, et les soldats poussèrent un vivat. De fait, ce fut une scène inoubliable, et Kildine en eut une immense satisfaction.

Ce n'était pas seulement ses manières qui s'étaient perfectionnées pendant sa réclusion, un cœur nouveau s'était épanoui en elle. Aussi, au moment du départ, l'enfant royale éprouva une tristesse réelle à se séparer de ses sombres geôliers, qu'elle regardait maintenant avec affection.

Faisant le tour de la terrasse du donjon, Kildine fit à chacun d'eux une petite révérence ; mais, arrivée devant l'oiseau-roi, son maître, l'enfant tendit les bras à son ennemi de jadis. Le grand oiseau descendit jusqu'à elle, et tous deux s'embrassèrent en tendres amis, navrés de se séparer. Ce fut une scène étrange ; ceux qui naguère avaient connu Kildine eurent peine à croire que c'était la même enfant.

Quelle différence entre ce retour et la lugubre chevauchée de l'année précédente!

Kildine montait le même poney; mais, cette fois, elle était libre comme l'oiseau sur la branche; on entendait sa voix tandis qu'elle babillait et riait, agitant sa main vers les aigles, galopant d'un bout à l'autre du cortège, trouvant un mot aimable pour chacun.

Les oiseaux n'étaient plus à présent que de petites taches sur la muraille de la lointaine prison à laquelle Kildine avait enfin échappé.

Le roi et la reine chevauchaient fièrement, leurs couronnes étincelant au soleil. Plus de fronts courbés, de larmes cachées, d'yeux et de nez rouges, de soupirs, de cœurs meurtris; tout n'était que soleil, lumière, espoirs, résolutions généreuses sous le grand ciel bleu.

Oh! quels frémissements de drapeaux quand enfin ils entrèrent dans la ville! L'air paraissait vivant, avec des ondulations de bleu, de jaune, de vert; et tant de mouchoirs étaient agités en tous sens, qu'on aurait cru à un vol de colombes descendues des toits.

Kildine caracolait fièrement entre ses parents. Son petit poney noir steppait si haut, que ses genoux cognaient presque ses naseaux; les grelots de son cou tintaient, et les plis de la robe de l'enfant flottaient dans la brise, pareils aux pétales d'une rose merveilleuse.

Le cortège eut à traverser bien des rues avant de déboucher sur la place du marché, où les belles maisons anciennes regardaient du haut de leurs pignons sculptés le spectacle qui se déroulait en bas.

Simultanément, dame Bouffie et son ex-pupille se souvinrent d'un triste matin, bien éloigné maintenant, où ces mêmes vénérables édifices avaient été témoins d'une scène bien différente et que toutes deux eussent préféré oublier.

Comme pour rendre leur souvenir plus vivace, la première personne qu'elles aperçurent fut M^{me} Vox Populi, installée dans son coin habituel, au pied de sa pyramide de pommes vermeilles. Sans l'ombre d'un sourire sur son visage, elle se tenait assise, plus large et plus forte que jamais, aussi intransigeante, inflexible, que l'image du Destin.

Pas un être sur cette vaste place qui ne se fût mis debout. Partout il y avait des manifestations de loyalisme : vieux, jeunes, petits et grands, saluaient d'un cri de bienvenue le retour de la princesse ; mais il n'en était pas ainsi de M^{me} Vox Populi.

Tandis que le cortège royal se rapprochait, la commère restait assise, rigide, bien appuyée au dossier de sa chaise, les mains croisées sur son ventre, les pieds largement écartés, gonflant ses joues, faisant fièrement montre de son indifférence.

Le soleil tombait d'aplomb sur le parapluie écarlate, dont la lumière rouge se déversait si intense,

que la formidable femme avait l'aspect d'un fagot en flammes. Kildine, non sans répugnance, constata que la rencontre était inévitable. Une âme royale redoute instinctivement un contact hostile avec la foule; mais combien plus grande devient l'épreuve si quelque souvenir pénible s'y mêle!

Le moment était venu. Le poney de Kildine l'avait portée à l'endroit où, telle une inexpugnable forteresse, son ennemie restait assise, retranchée derrière ses pommes, forteresse que nulle bonne parole ne pouvait ébranler, que nul sourire royal ne pouvait faire tomber. Mais n'était-ce pas le grand jour des amendes honorables? Ne fallait-il pas trouver quelque chose pour amener cette place forte à capituler? Kildine tira sur les rênes, obligeant ainsi tout le cortège royal à faire halte, et, appelant à son aide l'esprit de ses ancêtres, elle s'adressa en ces termes à son ennemie :

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue, madame Vox Populi. Puis-je vous demander si vous allez tout à fait bien? J'ai fait une longue absence; mais, à présent, me voici de retour.

— Ben vrai! grommela la femme, alors tant pis pour la ville! Je ne me suis jamais laissé prendre à vos boucles, à vos falbalas, à vos soies et à vos satins, à vos minauderies et à vos sourires. J'en sais long sur votre compte depuis votre naissance! A mon idée, un peu moins d'histoires, un peu plus de fouet

auraient simplifié les choses. Maintenant, tout ce que je vous demande, c'est de respecter mes belles pommes et de passer votre chemin. »

Kildine avala l'insulte. Un étrange besoin de fondre ce cœur de glace la saisit. Le double instinct de la femme et de la souveraine s'était éveillé dans son cœur d'enfant :

« Je ne suis plus ce que j'étais, madame Vox Populi, dit-elle de sa voix la plus douce. Un jour, il y a bien longtemps, j'ai maltraité vos pommes; mais alors je ne savais pas me conduire. Aujourd'hui, je viens vous exprimer mes regrets et vous demander que les fautes du passé soient oubliées, car dorénavant je serai toujours sage.

— Ah! vraiment?... grogna la grossière vieille femme. Je n'en suis pas si sûre que ça! Votre lit sera trop moelleux et vous tiendrez toujours trop haut votre idiot de petit nez. Je ne vois pas qui vous enseignera à regarder la poussière qui est sous vos pieds, au lieu de vous perdre dans les nuages. Non, non, petite pimbêche, allez débiter ailleurs vos jolis contes. Je crois dans les droits du peuple et je ne plierai devant aucune couronne, aucune pourpre. Le soleil est fait pour moi autant que pour vous. Allez vers votre palais et laissez-moi à mes pommes. Un métier en vaut un autre, ce n'est qu'un caprice du sort qui vous a mise sur le trône et moi dans la rue sous un parapluie. »

Kildine saisissait mal ce que vitupérait la com-mère, mais se rendait bien compte du ton hostile de sa voix. Le roi avait ouvert deux fois la bouche pour protester contre un tel langage adressé à sa fille : la reine sentait confusément qu'elle devrait intervenir, mais, ne sachant comment le faire, elle gardait le silence, assistant, nerveuse, à la scène qu'elle ne comprenait plus.

Mais dame Bouffie, elle, comprenait, et son âme plébéienne exultait devant le courage de l'enfant, car Kildine restait ferme sur ses positions.

« Votre parapluie a une fort jolie couleur, repartit gracieusement la princesse, et ce n'est sans doute pas ma faute si je suis née dans un palais ; je ne sais vraiment pas comment cela s'est fait. Voulez-vous avoir l'obligeance de me laisser acheter une de vos pommes?... Cette grosse-là, magnifique, qui brille tout au haut de la pyramide d'un aspect si alléchant ?

— Mes pommes sont tout ce qu'il y a de mieux, on n'en peut trouver de meilleures en ville ; mais les personnes royales, pas vrai, ne peuvent manger des fruits achetés dans la rue ; leurs estomacs délicats refuseraient une pareille nourriture, et la cour favorise les boutiques et non les établis. Je connais une jeune femme qui fait des mines et des grâces, assise comme une grande dame derrière un comptoir de marbre. Elle vend ses légumes des francs et des louis, tandis qu'on peut se procurer les miens à un

sou pièce. Mais peut-on s'attendre à du sens commun de la part de gens qui ne mettent jamais les pieds dans leurs cuisines et usent toute leur eau chaude pour des bains? Allez-vous-en, dis-je; essayez sur d'autres vos sourires : on ne m'achète pas à ce prix-là. »

Plus expérimenté que sa fille, le roi à ces mots comprit de quoi il retournait, et, se penchant vers la marchande, ce fut lui qui releva le gant :

« Chère madame Populi, il me semble qu'il y a un malentendu au fond de tout ceci. Certes, ma table royale aurait été encore mieux fournie si seulement j'avais connu la qualité de vos fruits. Je remercie le sort de nous avoir si obligeamment fait passer ce matin devant votre éventaire : désormais, ordre sera donné que toutes les pommes destinées à la cour soient choisies sous l'ombre de votre parapluie écarlate. En attendant, permettez à ma fille chérie d'acheter cette belle pomme qu'elle désire tant et laissez-moi payer cette faveur à prix d'or. »

Là-dessus, le roi tira de sa poche une lourde bourse de soie, et, avec un geste d'infinie munificence, Sa Majesté la laissa choir dans l'ample giron de la vieille. En vérité, M^{me} Vox Populi n'eût pas été une créature humaine si cet honneur n'avait pas touché une des fibres de son être. Une manifestation aussi publique de la faveur royale ne pouvait être méconnue.

Du coup, la bonne femme se sentit haussée à une dignité non encore rêvée. Son triomphe n'avait-il pas la rue tout entière pour témoin?

Passant le dos de sa main sur son nez agressif, elle renifla, se dressa avec effort et, en marmottant, marcha lourdement vers la pomme qu'elle saisit et remit entre les mains de Kildine.

Un instant, les anciennes ennemies se regardèrent face à face. Puis la vieille révolutionnaire esquissa un drôle de mouvement qui ressemblait de très loin à une révérence, et, comme elle devisageait l'enfant royale, une extraordinaire grimace qui voulait être un sourire s'épanouit sur son visage rubicond.

« Vrai, gloussa la bonne femme, si c'est qu'on vous a appelée une pêche, m'est avis qu'on a eu raison. Mon seul souhait, c'est que vos vilaines colères soient tout à fait passées; et laissez-moi vous dire une chose : tous les dimanches, vous pouvez venir à ma baraque, je vous donnerai une pomme pour un sou, et les jours de fête, vous l'aurez pourriendutout. »

Cette promesse avait sans doute un air de générosité; mais, comme les dimanches et jours de fête M^{me} Vox Populi ronflait derrière les volets fermés de sa mansarde, la perte matérielle que ses paroles impliquaient était plutôt fictive. Cependant ce discours avait l'intention d'être gracieux et représentait sans aucun doute une concession inouïe à l'égard d'une caste qu'elle n'admettait pas.

Ceci dit, n'ayant plus rien à ajouter, la vieille rebelle enfin conquise retourna à son siège en se dandinant.

Kildine put se remettre en route avec le sentiment agréable d'avoir désarmé un adversaire.

Les courtisans avaient froncé le nez, désapprouvant ce colloque en pleine rue. Leur opinion était que rois et princesses doivent s'en tenir à leur rôle et laisser de semblables affaires entre les mains de ceux qui savent tenir la foule en respect. Lorsque les rois se mettent à converser avec les marchandes de pommes au beau milieu des places publiques de leur capitale, leur infailibilité devient un mot dénué de sens; leur supériorité glorieuse, un vain rêve du passé.

Grand fut le soulagement général quand le cortège se remit en marche.

Il ne reste que bien peu de chose à narrer : « Les gens heureux n'ont point d'histoire. » Et le roi était heureux, heureuse la reine, heureuse Kildine. M^{me} Populi était heureuse sous son parapluie rouge. N'avait-elle pas enfin été appréciée à sa juste valeur? La majestueuse dame Bouffie était heureuse, car elle avait solennellement repris ses fonctions. Les aigles, ayant accompli leur tâche avec succès, étaient heureux. Heureux l'astrologue, parce qu'il avait vu juste dans ses astres, lesquels étaient heureux eux-mêmes

de n'avoir point parlé en vain. Grande était la joie du peuple, en faveur de qui le roi venait de proclamer une fête chômée sur toute l'étendue du pays. Le vin coula à flots, et des pièces d'argent furent distribuées avec prodigalité parmi les pauvres.

La chronique ne raconte pas combien de temps dura la sagesse de Kildine; mais elle ne dit pas non plus quand elle prit fin. Nous pouvons donc espérer que ses bonnes résolutions ne tombèrent pas avec les feuilles de l'automne suivant, que M^{me} Vox Populi ne trouva plus de sujet de plaintes et que ses pommes vendues au palais furent si douces, si savoureuses, que jamais personne ne vint la supplanter comme fournisseur de la cour. Car, si pareille chose s'était produite, je ne crois pas que mon histoire eût pu finir ici.

FIN

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Imprimé en France.

BCU Cluj / Central University Library Cluj
44855-1936. -- Tours, imp. Mame.
